

ÉTÉ

**Tunnel entre la
France et l'Angleterre
Cozette et Fagg,
la paire de Manche**

CAHIER CENTRAL

**ÉTATS-UNIS
Harris et Waltz,
la paire
gagnante**

PAGES 12-13

Libération



LA FRANCE ET LES SPORTS COLLECTIFS À FOND LES BALLONS



Basket, hand, foot, volley : après le rugby en début de compétition, les performances françaises en sports collectifs se poursuivent et apporteront leur lot de médailles. Un succès qui repose sur l'incroyable densité du tissu associatif et un système de formation efficace.

ET TOUTS NOS ARTICLES JO, PAGES 2-10



L'équipe de France féminine de basket, mercredi, pendant les quarts face à l'Allemagne. PHOTO BRIAN SNYDER, REUTERS

Les volleyeurs tricolores

Les sports co-corico

Volley, basket, hand, foot, rugby... Après l'incroyable moisson de Tokyo, les Bleus ont déjà gagné deux médailles lors des Jeux de Paris dans ces disciplines, et peuvent viser encore cinq titres. Résultat d'un modèle efficace et poussé vers l'excellence, qui repose sur un maillage territorial très dense.

Par
**WILLY LE DEVIN, ROMAIN
MÉTALRIE, SYLVAIN
MOUILLARD et SAMUEL
RAVIER-REGNAT**

On pouvait encore penser, à Tokyo, qu'il s'agissait d'un heureux concours de circonstances, d'un improbable alignement de planètes. Du Japon et de ses Jeux organisés sous cloche en 2021, Covid oblige, les sports collectifs français étaient revenus parés de succès comme jamais dans l'histoire de l'olympisme hexagonal. Médaille d'or pour les handballeuses, pour les handballeurs et même pour les volleyeurs qui jusque-là n'avaient jamais décroché la moindre breloque olympique, médaille d'argent pour les joueuses de rugby à VII et les basketteurs, médaille de bronze pour les basketteuses. Accident de parcours conjoncturel ?

Voilà pourtant que ça recommence, que les Bleus et leur star Antoine Dupont ont obtenu un succès historique en rugby à VII dès le lendemain de la cérémonie d'ouverture des Jeux de Paris, que les basketteurs tricolores du 3×3 ont pris l'argent à la surprise générale, que les volleyeurs disputeront samedi une nouvelle finale, de même que les handballeuses, les basketteurs et peut-être aussi les basketteuses, qui affrontent la Belgique ce vendredi à 21 heures. Même les footballeurs, qui avaient terni le bilan national tōkyōite par leur élimination dès la phase de groupes, sont au rendez-vous. Ils visent l'or contre l'Espagne, ce vendredi au Parc des princes, dans une discipline qui n'avait plus rapporté de médaille à la France depuis quarante ans.

Et encore, on ne parle pas là des triomphes dans les autres compétitions, des multiples sacres lors des championnats du monde et d'Europe des équipes masculine et féminine de handball au Grand Chelem du XV de France de rugby en 2022 en passant par la finale de Coupe du monde atteinte par les Bleus du foot en 2022, quatre ans après leur sacre à Moscou. C'est simple : aucune nation au monde ne fait mieux, quand bien même les handballeurs ont perdu un quart de finale qui leur tendait les bras contre l'Allemagne mercredi, et quand bien même la France demeure complètement larguée dans ces autres «sports co-olympiques» que sont le hockey sur gazon et le water-polo.

«REPÉRÉS ASSEZ TÔT»

Une hégémonie de plus en plus marquée depuis les années 2000, qui repose sur un modèle d'organisation du sport en France hérité des années 60 et du général de Gaulle, avec ses fédérations agréées et son maillage territorial extrêmement dense, adossé à l'activité des associations et des bénévoles. On compte en France près de 4 000 clubs de basket, répartis en ligues régionales et comités départementaux, 2 300 pour le handball, 1 800 pour le volley et jusqu'à 13 000 pour le football, qui revendique plus de 2 millions de licenciés. De quoi favoriser le repérage précoce des jeunes talents, parfois signalés par les écoles elles-mêmes, pour les sports «scolaires» comme le handball et le volley.

«Tout vient du système de formation à la française, dont la qualité est reconnue dans le monde entier, explique le sociologue William Gasparini, spécialiste de l'organisation du sport à l'université de Strasbourg. C'est un



lors de la demi-finale contre l'Italie, mercredi. PHOTO PATRICIA DE MELO MOREIRA. AFP

La parenthèse enchantée du foot français

Arrivée sans vedettes et en traînant les pieds, l'équipe de Thierry Henry s'est finalement prise au jeu et affronte la Roja ce vendredi en espérant remporter l'or.

Il s'en parleront plus tard. Et auront assurément pas mal de choses à raconter. Mais ce n'est pas le moment. Et pour cause : ce vendredi à 18 heures au Parc des princes, l'équipe de France a une finale olympique sur le feu contre la Roja espagnole, référence un brin obsessionnelle du foot contemporain. Il s'agit rien de moins que de fermer une parenthèse qui court depuis quarante ans et le sacre de Daniel Xuereb et Albert Rust à Los Angeles : quarante années à dominer partout, à entasser quatre finales mondiales chez les A, à inonder les plus grands clubs sans que, jamais, la représentation tricolore aux Jeux n'en tire le moindre subsidie.

Le prix non pas d'une simple connexion, mais d'un mépris constant. On a beaucoup parlé des difficultés des clubs français à libérer les joueurs quand les Allemands de Fribourg (qui a mis à disposition des Bleus le défenseur Killann Sildillia), du Bayern de Munich (Michael Olise) ou Leipzig (Castello Lukeba) ont été hautement coopératifs pour ces Jeux. Mais les joueurs ont leur part : leur mauvaise volonté à aller chercher une qualification olympique au Havre ou à Valenciennes devant 2000 spectateurs un soir de novembre, alors que les mêmes évaluaient tous les week-ends devant 30 000 personnes en France ou en Espagne, ne doit pas être oubliée à l'heure des comptes. Au fond, rien ne dit qu'on n'en est plus là.

Mission. Mais ces Jeux ont été une parenthèse enchantée et le foot tricolore a été emporté comme le reste. Cantonnés à Châteauneuf-le-Rouge (Bouches-du-Rhône) durant toute la compétition et à des années-lumière du cœur battant des compétitions (« On voit bien qu'on est aux Jeux parce qu'ils ont mis le logo partout », à lâché le capitaine Alexandre Lacazette voilà deux semaines), les joueurs ont progressivement mordu dans le truc, suivant assidûment les exploits de Léon Marchand ou des judokas au fil de la première se-

maine. En reprenant leur refrain raciste et transphobe visant les joueurs français en marge de leur victoire lors de la dernière Copa América mi-juillet, les Argentins ont aussi, l'air de rien, raffermi le sentiment national et le sens de la mission de l'équipe tricolore. A l'image du buteur Jean-Philippe Mateta, plusieurs joueurs s'en sont ouverts de manière directe avant et après l'élimination des Sud-Américains en quart de finale.

Et leur sélectionneur, Thierry Henry, a surfé sur l'idée après la qualification (3-1 après prolongations) contre la sélection égyptienne en demi-finale : « Je vais être honnête avec vous : ce qui fait vraiment plaisir, c'est pour la team France. Car quand tu vois tout le monde prendre des médailles à droite, à gauche, tu te dis que quand ce sera ton tour, tu ne laisseras pas tomber les gars (des autres sports) comme ça. Tu n'as pas envie d'être l'équipe qui ne ramène pas de médaille. »

Intensité. Drôle de destin que celui du coach des Bleus. Haché menu lors de sa première expérience d'entraîneur à Monaco en 2018-2019, il avait alors mis le doigt sur quelque chose : l'immense respect que l'enfant des Ulis (Essonne) avait témoigné toute sa carrière envers ses éducateurs puis entraîneurs, au point de s'obstiner à les vouvoyer jusqu'à aujourd'hui, n'était plus très en cours dans le foot d'aujourd'hui. La verticalité à vécu, il faut désormais convaincre. Thierry Henry a un jour expliqué avoir connu son chemin de Damas lors de son expérience suivante à Montréal, sous les bulles sanitaires du temps du Covid, explorant au plus près les peurs, frustrations et fragilités de ceux qu'il avait la charge d'entraîner. Il en est manifestement revenu transfiguré, usant de sens profond des codes du vestiaire pour alléger un management par ailleurs plutôt ferme et couplant. Sous contrat jusqu'en 2025, il ne devrait pas pour autant s'émietter à la tête des Bleus. Mais ça n'a aucune importance : chez les olympiques ou ailleurs, le sport de haut niveau est une succession de projets limités dans le temps, avec des contraintes données, auxquelles il faut donner le souffle et l'intensité nécessaires. La mémoire, c'est autre chose. Une médaille d'or aux Jeux est encore le meilleur moyen de ne jamais disparaître.

GRÉGORI SCHNEIDER

système très hiérarchisé, très efficace : l'élite est formée à la base dans des clubs qui disposent d'entraîneurs dotés de diplômes d'Etat. Les jeunes sont repérés assez tôt et envoyés en section sport-étude, ou dans des centres de formation. La détection opère de plus en plus tôt. Ainsi la Fédération française de basket-ball développe-t-elle le « minibasket », auquel sont inscrits 160 000 enfants âgés de 10 ans et moins. Dès 11 ans, les jeunes pousses sont regroupées en comités départementaux, et les meilleurs d'entre elles intègrent les pôles espoirs. Puis la crème de la crème se retrouve « à un camp national qui détermine ceux qui vont entrer au pôle France », l'étape final, logée à l'Institut national du sport (Insep).

« Comme que les jeunes sont repérés dès que étant à fort potentiel, à 11 ans ou 12 ans, on les accompagne directement, on conseille les parents », éclaire le directeur technique national (DTN) du basket, Alain Contensoux. Un programme « très grands gabarits » a été mis en place, qui permet de cibler les joueurs de grande taille, de leur proposer des stages et de veiller à leur progression. La FFB suit tout ce petit monde grâce aux conseillers techniques et sportifs, « un élément essentiel du dispositif, présent à tous les stages », insiste Alain Contensoux. Avec des investissements importants : 3 millions d'euros déboursés par an sur la détection et la formation, sans compter les équipes de France jeunes.

Le volley s'est structuré sur des bases similaires. « Nos meilleurs jeunes de 18 à 20 ans s'entraînent ensemble toute l'année et jouent le week-end en championnat, parfois contre des adversaires de niveau professionnel. Du côté de nos entraîneurs, on les in-

tègre aux staffs des équipes de France jeunes pour qu'ils voient quelles sont les attentes du très haut niveau, c'est une manière d'irriguer toute la filière de cette exigence », détaille la DTN, Axelle Guiguet. Le hand aussi a ses pôles espoirs, d'autant plus performants que la discipline s'est mise avant tout le monde à l'égalité entre femmes et hommes. Duplication des structures dans toutes les catégories de jeunes, égalité en termes de primes, de stages et de personnel encadrant pour les équipes nationales, référent féminin dans chaque région... Résultats à la clé, puisque les Bleues sont championnes du monde et championnes olympiques en titre.

PAS DE RECETTE MAGIQUE

Insep, pôles France, pôles espoirs, Institut national du football à Clairefontaine : autant de formations d'excellence, d'usines à champions, à même de produire des athlètes physiquement « prêts à l'emploi », qui brillent à la maison ou dans les meilleurs championnats étrangers. Selon une étude publiée en 2023, la France est le deuxième pays au monde en termes de footballeurs professionnels expatriés (seulement devancée par le Brésil), grâce notamment à l'incroyable vivier francilien, terre d'immigration et de mélange. Tous les grands clubs européens comptent des Français dans leurs rangs, même si ceux-là ne participent pas aux Jeux de Paris en raison des règles particulières de sélection pour le tournoi de football. Passé par l'Italie et la Russie, la star du volley Earvin Napiet joue désormais en Turquie, et la brillante gardienne de l'équipe de France de handball Laura Glauser évolue en Roumanie.

Depuis quelques années déjà, le basket français est, lui, devenu le principal pourvoyeur d'espoirs à la draft NBA, cette grande loterie au cours de laquelle les franchises choisissent les meilleurs jeunes pour compléter leurs effectifs. Avec huit joueurs inscrits cette année, la France a non seulement battu son record, mais elle a trusté pour la deuxième fois de suite la prestigieuse première place, puisqu'un an après Victor Wembanyama, incorporé par les Spurs de San Antonio, c'est Zacharie Risacher qui a été choisi en top 1 par les Hawks d'Atlanta. Surtout, les Tricolores revendiquent désormais davantage que de faire le nombre à l'entraînement. En octobre, Bilal Coulibaly est devenu le plus jeune Français titulaire de l'histoire dans une franchise NBA, les Wizards de Washington, à seulement 19 ans.

Autour de leurs stars, les fédérations ont placé des entraîneurs reconnus, aux staffs de plus en plus garnis. Au volley, chose inédite, la fédération a décidé de faire appel à un technicien étranger en la personne de l'Italien Andrea Giani (qui a succédé au Brésilien Bernardinho) pour coacher l'équipe masculine. Il n'y a pas de recette magique, seulement de la formation, de l'organisation, et ce petit quelque chose qui fait tout basculer, l'émergence de joueurs hors du commun capables de changer le destin d'une équipe – de Nikola Karabatic au hand à Marine Johannès au basket. Et c'est parti pour ne pas s'arrêter : cet été encore, les Bleues ont remporté le Mondial de handball des moins de 20 ans, et les Bleus ont joué (mais perdu) la finale de l'Euro de foot des moins de 19 ans. Prometteur. ➤

Handball: pour les Bleues, la suée vers l'or

A l'issue d'une demie difficile et de prolongations tendues contre les Suédoises (31-28), les Françaises décrochent une place en finale pour défendre leur titre olympique.

Parfois, pour raconter le sport, il faut aller piocher dans la boîte à outils du vocabulaire guerrier. Pour cette fois, les filles du hand nous y obligent. Car c'est la grande histoire de la Résistance française qu'elles nous ont réservée jeudi, au stade Pierre-Mauroy de Villeneuve-d'Ascq (Nord), pour vaincre des Suédoises valeureuses à souhait en demi-finale des Jeux olympiques. Il en a coûté aux Bleues une empoignade marmoreenne, une guérilla féroce, où les corps ont éprouvé, pour aller chercher en prolongation une victoire qui s'est longtemps dérobée: 31-28. Samedi à 15 heures, elles bracoconneront la splendeur d'un double olympique. Géant.

A l'issue, l'adrénaline pas encore comptée dans les vaisseaux, les joueuses étaient heureuses et sonnées. La pivot Pauletta Foppa avait presque une amnésie émotionnelle, tant le scénario du match a été brutal. Menées

jusqu'à la 54^e minute, les Bleues ont arraché la gagne avec une cruauté sans égale pour leurs victimes: «Je ne sais même pas ce que j'ai dans la tête là... (Rires) Les Suédoises doivent quand même en avoir marre qu'on les batte!» En effet, en demie déjà à Tokyo. En demie encore au Mondial 2023. Et à chaque fois, les Françaises ont gagné leur finale derrière...

Elastiques. Le match avait pourtant débuté par une rareté: une interminable joute de «Spiderwoman» en cage, la longtaine Johanna Bundsen cédait nordique, la boule de nerfs Laura Glauser à l'opposé. Bombardée, dont deux fois à bout quasi touchant par Foppa, la gardienne suédoise, aux jambes élastiques, mangeait la tête des Françaises. Déboussolées, elles tentaient de la lobber pour lui échapper, balançant leurs tirs sur la barre transversale ou dans les traverses: 63% d'arrêts à la 10^e minute, 52% la mi-temps

atteinte. Puissante Bundsen. Heureusement, en face, Glauser, à 48% à mi-parcours, arborait les mêmes standards, sans quoi, ça aurait pu salement déraiser. Habituées à déclamer leur sonnet, un sizain défensif, des quatrains offensifs, les Françaises ont découvert pour la première fois les contrariétés. Pendant que l'allière droite suédoise Nathalie Hagman déroulait, les Françaises pataquaient leurs rames montées de balle. Tamara Horacek, autrice d'un réveil tardif mais fulgurant (huit buts), perdait des ballons. Il a donc fallu que la capitaine Estelle Nze Minko se jette dans les tranchées, fidèle à la

métaphore que le coach Olivier Krumbholz lui avait dessinée dans l'Équipe, en décembre, juste avant la finale du Mondial: «Estelle, c'est le soldat qui prend le drapeau, qui traverse le pont sous les balles et qui dit aux autres "Sauvez-moi mes amies, on va traverser le pont!"» Des défenses tranchées, un cravatage à la jugulaire qui lui a valu deux minutes, sept buts et un corps bardé de spasmes, oui, c'est bien elle avec le drapeau.

Caravelle. La fin du temps réglementaire aura consacré deux renaissances: Tamara Horacek donc, mais aussi la demi-centre Méline No-

candy, qui est la seule à avoir trouvé la bonne façon de se faufiler dans la défense adverse. Dans la cage, Hatadou Sako se mettait à freiner à son tour les attaques nordiques. La suite est l'histoire d'un staff sir de ses orientations, tout en maîtrise. Le sélectionneur, Olivier Krumbholz, appelle un temps mort à 43 secondes de la fin. Celui-là sera victorieux... On soupçonne quand même la régie d'avoir sciemment enfoncé les Suédoises en déclenchant un «Allumez le feu», qui a fait pêter les plombs d'un stade Pierre-Mauroy alléché par l'estocade. Reprise: parpaing de Horacek, 25 partout, prolongations.

A ce moment-là, tout le monde a compris. L'âme collective des Françaises, visible dans tous les regards, emporte les derniers morceaux de la caravelle suédoise. «On a su rester très calmes, c'est peut-être ça qui les a le plus touchées», diagnostiquait Horacek, le regard vide de ses assauts. Les gardiennes en jaune n'étaient plus que des statues de cire. Et la prolongation, à nouveau la récitation de ce handball offensif et intrépide. Le handball ordinaire des Bleues. Elles défendront leur titre ce samedi.

WILLY LE DEVIN
Envoyé spécial à Villeneuve-d'Ascq (Nord)



Les handballeuses françaises, jeudi après leur match contre la Suède. PHOTO AARON FAVILA, AP

PROGRAMME DU WEEK-END

■ Vendredi, 18 heures

Finale du tournoi masculin de football, la France affronte l'Espagne.

■ Vendredi, 21 heures

Demi-finale du tournoi féminin de basket, France-Belgique.

■ Samedi, 13 heures

Les volleyeurs français, champions olympiques, tentent le double face aux Polonais.

■ Samedi, 15 heures

Finale du tournoi féminin de hand. Les Françaises, médaillées d'or à Tokyo, joueront contre la Norvège ou le Danemark.

■ Samedi, 21 h 30

Finale du tournoi masculin de basket: les Bleus, déjà argentés à Tokyo, joueront contre les États-Unis ou la Serbie.

■ Dimanche, 19 h 30

Potentielle finale pour les basketteuses tricolores.

Le handballeur Dika Mem, victime facile d'un public qu'on rêvait magnifique

Par **SABRINA CHAMPENOIS**
Chroniqueuse société

Cela semblait acquis depuis le début de ces Jeux de Paris. Tout était beau, des sites aux sportifs et jusqu'au public, au rendez-vous partout, soutien infatigable et vibrant des équipes hexagonales mais qui sait aussi reconnaître la valeur des autres comme l'a prouvé l'ovation réservée au judoka Tatsuru Saito, effondré après ses deux combats perdus contre Teddy Riner lors de la titanique finale par équipes mixtes.

Des fans tout à leur joie qui entendent la *Marseillaise* à s'en casser la voix, mais fair-play, pas excessivement chauvins. «Magnifique». Et participant à la carte postale d'un pays apaisé et idyllique que relaient les médias étrangers depuis le 26 juillet. Ce que vit l'arrière-droit de l'équipe de France de handball Dika Mem vient écorner sérieusement le cliché. 15 h 07: c'est à ce moment-là que, mercredi au stade Pierre-Mauroy de Villeneuve-d'Ascq, Mem a loupé une remise en jeu capitale. A six secondes

des de la fin du match, la France menait d'un but et sa passe est interceptée par les Allemands, qui marquent. Bourde qui envoie les deux équipes en prolongation. Deux salves de cinq minutes plus tard, la France s'incline 34 à 35. Juste après, en zone mixte, Dika Mem accusait le coup: «Je suis désolé. C'est une sensation que je ne souhaite à personne. J'assume mon erreur et je vais essayer de me relever et d'apprendre de ça.» Effectivement, on ne souhaite ça à personne. Contribuer à l'échec de son équipe aux portes d'une demi-finale olympique, on imagine le cauchemar.

Sauf que ce qui s'est exprimé à partir de 15 h 07 sur les réseaux sociaux est tout l'inverse de la clémence. La bienveillance peut carrément aller se rhabiller. Sur X, c'est plutôt l'hallali, «faute professionnelle» étant la bannière la plus soft, les injures pleuvent («abruti», «guignol», «con», «taient sans cervelle...») voire les remarques à relents racistes («défiance de nationalité pour Dika Mem, je ne veux rien savoir»). Et d'enfoncer le joueur en pointant que lors du temps mort qui a précédé sa passe fatidique, il a osé in-

tervenir et donner des consignes à ses coéquipiers: «Écoute-moi, écoute-moi... Calme-toi. Euh, je ne sais pas. Toi, tu engages, toi, tu cours à l'aile, toi, tu t'écarter.» Et le fait que ce match était le dernier du «Goat» Nikola Karabatic en équipe nationale a rajouté à l'ire, façon crime de lèse-majesté. Comme tout le monde, on est passée par des montagnes russes devant ce France-Allemagne, on est restée incrédule devant cette passe alors qu'il «suffisait» d'envoyer le ballon n'importe où mais pas là. La déception est d'autant plus grande que l'affaire avait enfin bien commencé après un parcours jusque-là moyennement convaincant, dépourvu notamment d'une attaque flamboyante, l'autour qui a fait les grandes heures des «Barjots», «Costauds» et autres «Experts». Mais ce déchainement collectif, bien planqué derrière les écrans comme d'habitude, par des soi-disant passionnés de sport, c'est tout bonnement carton rouge. Disproportionné et minable, honteux. «Public magnifique», euh. Les mêmes ont, sans doute, encensé Dika Mem quand il sauvait les Bleus d'une... passe compliquée. ♦

POSTE SCRIPTUM

Face aux champions du monde allemands, les hommes de Vincent Collet ont arraché la victoire (73-69) grâce à une défense remarquable. Une nouvelle opportunité de décrocher l'or, après la déception tokyôite.

La bande à Collet s'offre un nouveau rêve. De ceux qu'on croit qu'ils n'arrivent qu'une fois dans une carrière. Pourtant certains anciens – les Nicolas Batum, Evan Fournier, Rudy Gobert – vont bien retourner sur le parquet parisien samedi pour une seconde finale olympique, trois ans après les espoirs de graal déçus à Tokyo, soufflés par des Américains qu'ils pourraient retrouver à Bercy.

Il leur faudra déjà récupérer de cette revanche de jeudi contre les Allemands (73-69), les mêmes qui les avaient punis en poules. Une partie âpre, rude. C'était le lot avec deux sélections chérissant plus que tout la protection de leur panier. Les Allemands mieux que quiconque, n'encaissant pas plus de 71 points de moyenne sur le tournoi. Entre-temps, Vincent Collet s'est bien creusé la tête. Sur son banc pendant la demi-finale, il a testé mille et une combinaisons. A défaut de toutes fonctionner, elles ont eu le mérite de désorienter le rideau allemand.

Longtemps inopérants en attaque, surtout à 3 points, les Bleus se sont souvenus du match de mardi contre les Canadiens. De ceux d'avant aussi. Ils se sont rapprochés du panier, ont vu que ça rentrait mieux. Alors ils ont commencé à pilonner la raquette. C'est leur force, leur ADN: 26 points dans la peinture sur les 33 inscrits à la pause.

Pourtant, si les champions du monde posaient autant problème aux Français, c'est qu'ils disposaient d'un atout dont les Canadiens étaient dépourvus: la taille. Des grandes armoirs comme Johannes Voigtmann (2,11 m), Johannes Thiemann (2,06 m), et Daniel Theis (2,03 m), suffisamment longs et charpentés pour barer la route du cercle à Victor Wembanyama, encore trop tendre jeudi (4/17 aux tirs). Sauf que «Wemby» n'est pas la seule option. Les mains soyeuses et le popotin de Guerchon Yabusele (17 points) et Mathias Lessort ont fait tressaillir les géants de la Mannschaft.

Pour être certain de l'emporter, encore fallait-il s'occuper de l'hydre à deux têtes. Deux diables nommés Dennis Schröder et Franz Wagner, irrésistibles en poules. Pas gagnés: en moins de trois minutes de jeu, le duo enchaînait les points et s'occupait de tout. Un temps, seulement.

C'est une antienne gravée dans le marbre du basket français, et



Victor Wembanyama, jeudi lors du match contre l'Allemagne.

Les basketteurs français à une finale du graal

même du sport co tricolore tout court si on grossit le trait: lorsque rien ne va, l'équipage en revient aux fondamentaux défensifs comme s'il s'agissait d'un instinct de survie. Défendre pour ne pas mourir. Les Français en ont mis plus.

On les a vus plus haut sur le porteur de balle, sur les lignes de passe, en entraide. Sautant comme des affamés à la vue d'un morceau de ballon orange. L'intensité retrouvée a fait dérailler tout le monde. Le feu follet Schröder

C'est une antienne gravée dans le marbre: lorsque rien ne va, l'équipage en revient aux fondamentaux défensifs comme s'il s'agissait d'un instinct de survie.

compris: avec Batum sur les flancs, puis Fournier, puis Albicry, puis Batum encore, le meneur a commencé à sérieusement fatiguer. Tantôt obligé de prendre des tirs casse-gueule venus d'outre-Rhin, tantôt reflétant le cuir à son comparse Wagner contraint au même sort. Le jeu des lancers francs a fait le reste. Avec Isaia Cordinier, l'homme des débuts de match (16 points), pour clore la donne. Samedi, elle sera toute autre.

ROMAIN MÉTAIRIE
Photo DENIS ALLARD

EDITORIAL

Par
PAUL QUINIO

Richesse

Une confirmation plus qu'une révolution ou une surprise: depuis une vingtaine d'années, les «sports co» version tricolore ont l'habitude de truster les podiums et médailles des compétitions internationales et donc des Jeux olympiques. L'édition parisienne, qui va s'achever ce week-end, ne va pas faire exception. Avant le gong final, le foot, le volley et le basket chez les hommes, le hand et peut-être le basket chez les femmes, apporteront de manière non négligeable leur tribut au tableau XL des médailles obtenues par la délégation française. Ce vendredi soir, l'équipe de France de foot, dirigée par l'ancien champion du monde Thierry Henry, tentera de rapporter l'or, une performance inédite depuis 1984. Vainqueurs des champions du monde italiens en demi-finales, les volleyeurs pourraient faire de même, comme les basketteurs, les handballeuses et peut-être les basketteuses. Le rugby à VII ayant ouvert ce bal olympique. L'élimination des handballeurs en quart de finale, vraie déception tant les «Barjots» et autres «Experts» nous ont habitués aux exploits, grisonne le tableau. Mais elle ne le noircit pas. Ces bonnes performances collectives ont des visages, chacun choisira son préféré. On a personnellement passé l'âge des posters punaisés dans la chambre, mais allons-y pour Nicolas Batum, Laura Glauser, Earvin Ngapeth ou Marine Johannès. Plus sérieusement, cette capacité française à fabriquer des champions puise ses racines dans l'incroyable tissu sportif associatif, ses milliers de clubs que font tourner des milliers de bénévoles. Ces parents qui, chaque week-end et parfois en semaine, encadrent enfants et ados sur les terrains de foot ou dans les gymnases. L'éducation physique et sportive à l'école joue bien sûr aussi un rôle, et devrait, soit dit en passant, être davantage valorisée. Cette richesse qui maille l'ensemble du territoire ne suffit pas. Les fédérations, derrière, font le job de repérage des futurs athlètes, de formation et d'accompagnement en haut niveau. Mais sans les clubs, leurs entraîneurs et encadrants anonymes, rien ne serait possible. Qu'ils œuvrent en plus au vivre ensemble ne gâche rien. ◀

Par
NOA JACQUET
et **ÉLÉNA RONEY**

Finale olympique du tennis masculin, dimanche. Le jeune Espagnol Carlos Alcaraz vient de se faire battre par Novak Djokovic. Il essuie une larme de la main... non sans oublier d'avoir remis sa Rolex, le poignet soigneusement tourné vers la caméra. Tournée en ridicule sur les réseaux sociaux, la séquence est pourtant très maligne côté sponsor. Car les marques, autres stars de ces Jeux, sont partout. Comme cette photo XXL de Léon Marchand avec le logo LVMH qui recouvre la moitié de la façade de la tour Montparnasse. Ou encore, plus discrets, les cristaux Swarovski incrustés sur le justaucorps de la gymnaste américaine Simone Biles. Mais aussi les kiosques à yaourt Danone installés dans les fan-zones. Une formidable vitrine pour les entreprises, qui se servent de l'image des athlètes et des valeurs sportives pour se mettre en avant.

Pour profiter de cette opportunité, les 78 sponsors de Paris 2024 n'ont pas lésiné sur les moyens et ont rempli les caisses du budget du Comité d'organisation des Jeux olympiques et paralympiques (Cjopj) à hauteur de 39% du financement de l'événement, soit 1,7 milliard d'euros. Les plus généreux, les partenaires «premium» et «officiels», peuvent en contrepartie utiliser la marque olympique (logo Paris 2024, anneaux...). S'y ajoutent toutes les marques qui sponsorisent des athlètes et peuvent floquer leurs tenues, dans le cadre strict des règles de la charte olympique. Une occasion en or pour des marques qui parfois n'ont rien à voir avec le sport.

«NOUVELLES CATÉGORIES D'ÉGÉRIES»

En ligne de mire des entreprises, les athlètes, véritables graals pour améliorer leur image et leur renommée. Par exemple pour LVMH et Omega (groupe Swatch), avec leur choix, annoncé il y a un an, de sponsoriser la nouvelle star de la natation Léon Marchand, et pour Decathlon qui a fait de même avec 33 athlètes et parathlètes, dont Teddy Riner. De même pour Optic 2000, qui a misé sur les frères pongistes à lunettes Alexis et Félix Lebrun, ou encore pour On, marque de vêtements sportifs, qui a jeté son dévolu sur la tennismann Iga Świątek, médaille de bronze. Parmi les Français, Adidas a choisi Antoine Dupont et le rugby. Pas de chance en revanche pour les rasoirs Gillette Venus, qui avaient misé sur la gymnaste Mélanie de Jesus dos Santos, éliminée au premier jour de la compétition, et le décathlonien Kevin Mayer, forfait. Mais Nike a eu du flair avec la judoka Romane Dicko, qui a remporté le bronze en individuel et l'or par équipe.

«C'était très stratégique de la part de LVMH de miser sur Léon Marchand, explique Quentin Witt, cofondateur de l'agence Ambeven, qui met en relation sponsors et sportifs. Déjà en termes de visibilité, Léon Marchand étant passé de 100 000 abonnés sur Instagram à 1,2 million, les mentions de LVMH par le nageur seront vues à plus grande échelle.»

L'intérêt des marques est majeur, en particulier pour le monde du luxe :



Léon Marchand avec sa médaille d'or désignée par Chaumet et sa montre Omega, filiales de LVMH. PHOTO SARAH STIER-APF

Des sponsors présents des pieds à l'athlète

ANALYSE

Il n'y a pas que les sportifs qui ont quelque chose à gagner aux Jeux de Paris. En investissant l'espace public et médiatique, partout et tout le temps, les marques se sont offert une visibilité incomparable, et espèrent des effets à long terme sur leurs bénéficiaires.

«Les athlètes représentent une nouvelle catégorie d'égéries, une communauté qui a un taux d'engagement très fort. Ils sont un vent de fraîcheur», analyse le directeur général du Journal du luxe, Eric Briones. «Pour les marques de luxe, c'est une façon de reconnecter avec la génération Z», poursuit-il. «Ils véhiculent des valeurs particulières comme l'excellence, le courage, la rigueur», affirme Quentin Witt. «58% des consommateurs visitent le site d'une marque lorsque celle-ci est présentée par un athlète, contre 34% par un influenceur classique», indique-t-il.

IMPORTANTES RETOMBÉES FINANCIÈRES

Au-delà des athlètes, certains partenaires ont réussi à investir les Jeux olympiques sous tous les angles et par tous les moyens. Et les marques ne manquent pas de créativité, comme ces selfies des médaillés pris avec un téléphone Samsung – offert par le groupe aux 17 000 athlètes des Jeux – sur chaque podium. La photo commune des pongistes originaires des Corées du Nord et du Sud a presque eu l'air d'un rapprochement international, un vrai triomphe de com. Omega est omniprésent sur les images télé, sur le chronométrage officiel ou sur les murs du bassin olympique, avec aussi des montres géantes sur les sites parisiens. EDF et sa vasque font également un tabac. Les 100 000 crâneaux de réservation ont trouvé preneurs en quelques heures et chaque soir, plusieurs milliers de personnes se rassemblent aux Tuileries et aux alentours pour admirer son décollage. De quoi permettre au fournisseur d'électricité «de toucher un public plus large» et de «montrer la technologie d'EDF au monde entier», avance le groupe.

Ce peut aussi être un levier pour changer son image ou la dépoussiérer. Comme pour Decathlon, qui a fourni la tenue des 45 000 volontaires – d'ores et déjà revendues à prix d'or sur



Biles et ses cristaux Swarovski. L. VENANCE/AFI



Remise des médailles par des volontaires habillées par LVMH et portant des écrans au damier Vuitton. PHOTO HANNAH PETERS/AFI

Vinted –, occasion «de parler de l'entreprise en tant que concepteur de produits», commente la directrice offre du projet JOP de Decathlon, Isabelle Pintiaux.

«Les Jeux olympiques sont une opportunité de visibilité incomparable pour les sponsors», affirme le directeur général du cabinet de conseil Circle Strategy, Jean-Marc Liduena. Avec 3,6 milliards de téléspectateurs pour les Jeux de Londres en 2012 et 3,1 milliards pour les Jeux de Tokyo, «la moitié de la planète regarde les JO». Selon les projections de Circle Strategy, les Jeux de Paris 2024 devraient représenter un record de 464 heures de diffusion, soit 100 heures de plus que Tokyo, et 4 milliards de téléspectateurs. Voir davantage avec les replays.

La dimension éphémère des JO est par ailleurs un atout pour les sponsors, explique le conseiller en stratégie: «Les marques sont vues par tout le monde, tout le temps: la visibilité est omniprésente, condensée dans le temps. Et donc l'effet d'impression sur le consommateur est maximal.» Autrement dit: mieux vaut une campagne publicitaire pendant les quelques semaines des Jeux olympiques et paralympiques qu'un spot à l'année après un journal télévisé. Mais Jean-Marc Liduena ne limite pas les gains à la seule période olympique: «Les activités pré et post-JOP, comme le relais de la flamme – sponsorisé par le groupe BPCE – étendent la période de visibilité. Une stratégie bien identifiée par les partenaires, comme Coca-Cola, qui a organisé des concerts gratuits dans plusieurs villes étapes du relais olympique. Et après? «Les marques vont étendre leur visibilité en accompagnant les athlètes médaillés» plus longtemps, peut-être jusqu'aux Jeux de Los Angeles, envisage le conseiller. Sur les réseaux sociaux, l'effet est prolongé via des clips sur le making-of de leurs pubs ou de leur savoir-faire. Ces sponsorings permettent d'im-

portantes retombées financières à long terme. En témoignent les résultats post-JOP des dernières années: après ceux de Tokyo en 2021, le constructeur Toyota, principal sponsor de l'événement, a vu sa part de marché mondiale augmenter de 5 points. Même effet pour British Airways, partenaire des Jeux de Londres en 2012, qui a vu la sienne croître de 16%, précise l'expert de Circle Strategy. Bien qu'il soit encore trop tôt pour chiffrer les gains pour Paris 2024, le comité d'organisation est en bonne voie d'atteindre son objectif de 1,34 milliard de dollars de revenus de sponsoring, selon *Forbes*. Certaines enseignes affichent déjà des retombées positives, à l'instar de Decathlon, qui a vu les chiffres d'affaires de ses produits sous licence connaître une hausse de 60%, note l'enseigne.

«PAS TOUT LE TEMPS HONNÊTES»

Mais ce trop-plein de sponsors pendant les événements sportifs agace une partie du public. Pour preuve, les critiques sur la surexposition de LVMH pendant la cérémonie d'ouverture ou de l'omniprésence de Coca-Cola sur les sites des épreuves. La marque, partenaire des Jeux depuis 1928, a été pointée du doigt pour «sportwashing» par le monde médiatique.

Autre critique, la dépendance des athlètes à ces bailleurs de fonds. Trouver un sponsor est si difficile que certains acceptent trop rapidement un contrat inéquitable. «Si les sportifs ne sont pas accompagnés, il peut arriver qu'ils aient des problèmes avec les sponsors qui ne sont pas tout le temps honnêtes. Parfois, ils n'ont pas de rémunération en échange des publications qu'ils font sur les réseaux sociaux pour la marque», affirme Quentin Witt. Mais tous les espoirs leur sont permis, tant ils intéressent les grandes marques. «Le sport est le nouveau territoire de conquête du luxe», conclut Eric Briones. ►

LVMH a trouvé sa poule aux Jeux d'or

Passage de la flamme, cérémonie d'ouverture, remise des médailles... Le groupe de luxe de Bernard Arnault est partout, exposant aux yeux du monde ses produits et ses filiales, Vuitton en tête.

Parmi les sponsors des JO, le groupe LVMH gagne haut la main la bataille de la visibilité. Une aventure qui commence en juillet 2023 pour le groupe de Bernard Arnault, lorsqu'il annonce son partenariat premium avec les Jeux après des mois d'âpres négociations, ce qui permet au Comité d'organisation de bouclier son budget en extrême. Le conglomérat du luxe, qui s'est fait désirer jusqu'au dernier moment, s'en tire pour 150 à 200 millions d'euros de contribution directe, supportables puisqu'il engrange 86 milliards de chiffre d'affaires cette année-là. «Quand on aime on ne compte pas», lance Antoine Arnault, directeur général de la maison Dior.

Entre Paris 2024 et LVMH, c'est le début d'une longue histoire d'amour... et de placements de produits. A commencer par l'enseigne de cosmétiques Sephora, filiale de LVMH, partenaire de la flamme olympique, qui passe par plusieurs des propriétés de Bernard Arnault, des vignobles du château Cheval Blanc (Gironde) à la Samaritaine, son grand magasin de la rue de Rivoli, et la Fondation Louis-Vuitton, à Paris.

Course effrénée. C'est au cours de la cérémonie d'ouverture, le 26 juillet, que LVMH réalise un coup de maître en mettant en avant ses différentes maisons: Dior habille Lady Gaga, Aya Nakamura, Juliette Armanet ou encore Céline Dion; la délégation française défile en costumes Berluti; le joaillier Chaumet est derrière le design des médailles olympiques. Sans oublier le porteur de flamme masqué, qui, pendant sa course effrénée

sur les toits de Paris, trouve le temps de traverser les ateliers Vuitton. Dans une séquence qui ne dure qu'une minute mais semble interminable, les mailles de la marque protègent les médailles sont transportées sur la Seine. Un clip regardé par des millions de téléspectateurs, dont 24 millions en France. Un record. L'opération de promotion va bien au-delà de la cérémonie d'ouverture. Ainsi, les personnes chargées de remettre les médailles aux athlètes sont habillées par LVMH et les plateaux de remise sont ornés du damier emblématique de Vuitton, une manière de contourner l'interdiction d'exposer un logo dans ce cadre.

«Maillot de bain». «L'important, c'est de communiquer dans un moment émotionnel très fort», analyse Eric Briones, directeur général du *Journal du luxe*. Louis Vuitton se défend néanmoins de toute ambition purement commerciale, justifiant cette large présence par «la fierté de valoriser des savoir-faire et l'image de Paris». Sur la publicité géante installée par le groupe de luxe sur la tour Montparnasse, «Léon Marchand est en maillot de bain» ou, chez LVMH, «on ne vend pas de maillot de bain» fait valoir un porte-parole de LVMH. Egerie Vuitton, le jeune nageur aux quatre médailles d'or a par ailleurs arboré des vêtements de la marque en tribunes des Jeux. C'est justement la force de la stratégie du groupe, explique Eric Briones: «LVMH a eu l'intelligence de ne pas avoir de dimension commerciale premier degré, de ne pas tomber vulgairement dans une déclinasion commerciale des JO, ce qui lui a permis d'avoir une communication de groupe. Mais quand il y a un intérêt d'image, il y a un intérêt économique, un impact commercial à moyen terme.» La stratégie semble payante: le groupe confirme à *Libération* une visibilité médiatique en hausse, avec des scores d'engagement sur les réseaux sociaux dix fois supérieurs aux moyennes habituelles.



Retrouvez le programme des épreuves sur Libé.fr
Heure par heure, jour par jour, Libération vous donne sur son site les résultats et le classement de chaque pays dans les 32 disciplines représentées cette année aux Jeux. Pour suivre la progression des Français... ou des concurrents.

Cyréna Samba-Mayela, prête pour la haie d'honneur

Métamorphosée depuis son départ en Floride, la Française, championne d'Europe, s'aligne avec confiance pour les demi-finales du 100 m haies, ce vendredi.

Par
CAROLINE VIGENT

Pour arriver parmi les favorites à Paris au 100 m haies et mettre fin à deux années de passage à vide, Cyréna Samba-Mayela a décidé de tout plaquer. Elle qui n'avait jamais dépassé un rayon de 10 km autour de Champigny-sur-Marne (Val-de-Marne) a carrément traversé l'Atlantique à l'automne 2023 pour rejoindre, en Floride, le groupe de l'Irlandais John Coghlan, entraîneur de la championne olympique en titre, la Portoricaine Jasmine Camacho-Quinn. Une révélation, et une métamorphose, pour la hurdluse française de 23 ans.

«Le travail réalisé est impressionnant, applaudit Romain Barras, directeur de la haute performance de la Fédération française d'athlétisme. Techniquement, ce n'est plus la même.» «J'ai tout amélioré, ma jambe d'attaque, ma jambe de retour, mon rythme, tout», confirme l'intéressée. Mentalement, le changement est aussi flagrant. «Les Américains ont réveillé de nouveaux aspects en moi, leur extravagance me pousse à être plus ouverte. Voyager m'a aussi appris à être plus autonome, à m'adapter et ça se ressent dans ma manière de courir, raconte-t-elle. Leur approche optimiste de la compétition aussi m'a aidée.» Les résultats arrivent vite: elle est sacrée vice-championne du monde du 60 m haies en salle en mars. Fin avril, elle prouve que passer sur 100 m haies ne la freine pas, battant par deux



Cyréna Samba-Mayela mercredi à Paris. PHOTO STADION-ACTU. PRESSE SPORTS

fois le record de France. Deux mois plus tard, elle est sacrée championne d'Europe et bat la meilleure performance mondiale de la saison (12"31).

Elle reprend la direction des États-Unis pour une dernière grosse session de préparation pré-JO, avant de rejoindre, en juillet, le camp de base de l'athlétisme français à l'Insep. Un retour aux sources.

Repérée. Née en 2000 de parents congolais, elle a grandi à Champigny-sur-Marne avec six frères et sœurs. C'est à l'athlétique club de Paris-Joinville qu'elle commence l'athlétisme, à 15 ans, et flashe sur les haies. En 2019, changement: elle part 2,6 km plus au nord. Repérée par l'entraîneur du monde de triple saut devenu coach Teddy Tamghout, elle rejoint l'Insep à Vincennes et se révèle au

plus haut niveau: elle est sacrée championne de France du 100 m haies en 2020. Qualifiée aux Jeux de Tokyo, elle y rencontre le premier gros revers de sa carrière: en délicate avec ses ischioles depuis des années, elle se blesse à l'échauffement.

«Le cœur brisé», elle se relève en pensant aux Jeux de Paris. Retour en haut l'hiver qui suit: elle est championne du

monde du 60 m haies en salle. Et rebote tout en bas.

Rassurée. «Ces deux années ont été catastrophiques, on ne me voyait que comme une coureuse de 60 m», rembobinait-elle lundi, prête à prendre sa revanche, malgré un Covid qui l'a affaiblie en juin. Sa série de mercredi, où elle a accroché la troisième place, l'a rassurée. «Le public m'a énormément poussée. L'effervescence m'a enlevé du stress. J'ai de belles sensations qui reviennent et je pense qu'il m'en reste encore énormément dans les jambes. Je ne suis pas là pour faire des chronos mais pour gagner.» Avant cela, il faudra passer les demi-finales, ce vendredi à la mi-journée. Jamais gagnée sur les haies, où une erreur est vite arrivée, comme on l'a vu mercredi au 110 m haies avec l'élimination prématurée du Français Sasha Zhoya. ◆

«J'ai tout amélioré, ma jambe d'attaque, ma jambe de retour, mon rythme, tout.»

Cyréna Samba-Mayela
sur ses entraînements aux États-Unis

Cyclisme Benjamin Thomas en or sur l'omnium

Le pistard français a géré parfaitement les 20 premiers kilomètres de la course aux points, ne se décourageant jamais, ne gaspillant pas son énergie à mauvais escient, ne disputant que les sprints nécessaires. A mi-course, il prenait la tête du classement général et puis la grosse tuile: il tombe. Remis en selle, il arrive à se remettre dans le rythme, la course étant neutralisée pendant trois tours après sa chute. Vainqueur du pénultième sprint, il se fait la malle avec deux coureurs. Il n'a plus qu'à contrôler le Portugais qui le talonne au classement général. Le Tarnais de 28 ans est en or. Comme prévu.

Escalade de vitesse Encore un record du monde pour Sam Watson

Pressenti pour la décrocher l'or au Bourget jeudi, l'Américain Sam Watson s'est incliné en demi-finale face au Chinois Wu Peng. Le Spider-Man texan a finalement décroché une médaille de bronze en battant son propre record du monde, passant de 4,75 secondes à... 4,74 secondes. Triple champion du monde, premier à passer sous la barre des cinq secondes, l'Indonésien Vedridi Leonardo, qui avait éliminé le seul Français en lice, Bassa Mawem, lors des quarts de finale, est allé chercher l'or en 4,75 secondes. A un cheveu de Sam Watson.

Kite-foil Lauriane Nolot devient vice-championne olympique

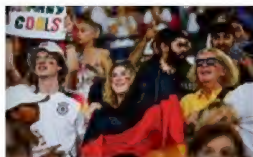
La Française de 25 ans, qui visait le titre, n'a pu décrocher que la deuxième place jeudi à Marseille en kite-foil, discipline qui faisait son entrée au programme olympique lors de ces Jeux. Pendant les finales, après une chute, la Varoise, double championne du monde en titre, a été devancée dans la rade de Marseille par la Britannique Eleanor Aldridge malgré sa domination des manches qualificatives. La Néerlandaise Annelous Lammerds complète ce podium inédit.

Tennis de table L'équipe des Bleus se bat pour le podium ce vendredi

Les Bleus, menés par leur tout frais médaillé de bronze Félix Lebrun, se sont inclinés jeudi 3 à 0 face à la «dream team» chinoise, invaincue aux JO depuis 2008 et immense favorite pour l'or. «On sait très bien qu'il y a les trois meilleurs joueurs du monde en face et que ça va être compliqué. Ils ont le plus grand joueur de tous les temps, peut-être le deuxième et le troisième en devenir», avait prévenu Simon Gauzy, qui complète les frères Lebrun dans le trio français. Ils affronteront le Japon ce vendredi matin pour la médaille de bronze, qui serait la quatrième de l'histoire des pongistes tricolores.

Boxe Après l'argent et le bronze des Français, Billal Bennama tente l'or

Les boxeurs français ont perdu mercredi soir mais «on ne peut pas crier au scandale», concède Malik Bouziane, leur coach. Pour Sofiane Oumihia, 29 ans, favori tricolore à qui l'or semblait quasi pendu autour du cou, ça s'est joué à un point. Plus tôt, Djamil-Dini Abdoufou Moindze se montrait lui amplement satisfait de son bronze inespéré dans la catégorie reine des super-lourds. Jeudi soir, Billal Bennama combattait pour l'or face à l'Ouzbek Hasanboy Dusmatov, champion olympique à Rio. Remake des Mondiaux 2023, où Bennama avait fini postérieur sur la toile.



LIBÉ.FR

Vu d'Allemagne, des Jeux «merveilleux» et un public français «fantastique»

La presse allemande semble adorer les JO à Paris qui déjouent tous les pronostics des press-froid d'extrême droite. Le gouvernement de Berlin a même officialisé, dans la capitale française, la candidature de l'Allemagne pour l'organisation des Jeux en 2040.

PHOTO REUTERS



A Bercy, jeudi.

L'œil de Libé Derrière les caméras

Le privilège du photographe, c'est d'être au contact de son sujet. Se retrouver à quelques mètres d'un sportif adulé et l'observer comme la télévision ne le montre pas. Avant d'arriver sur les terrains, on croise de nombreux acteurs de l'ombre, pourtant essentiels au fonctionnement de l'événement. Des stadiers qui tournent le dos aux actions, des volontaires dans les couloirs des vestiaires, là pour donner la clé d'un casier au photographe qui veut déposer son matériel ou chercher des gobelets pour la machine à café. Je n'ose imaginer leur frustration d'entendre, au loin, les clameurs du public lorsque commence la compétition.

Texte et photo DENIS ALLARD

La Française Mathilde Gros cherche la bonne piste en cyclisme

Les cuisines assaillent à toutes les sauces Nietzsche et son (remasterisé) «Ce qui ne vous tue pas vous rend plus fort» cent fois rabâché. Mathilde Gros dit simplement : «J'en suis certaine : on ne peut pas monter très haut si on n'est pas descendu très bas.» Elle en a fait l'expérience.

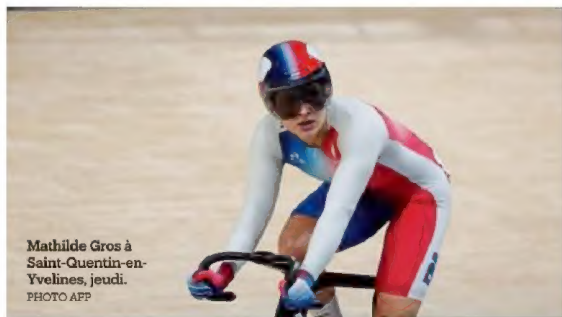
Mathilde Gros, c'est l'histoire d'une surdouée torturée du cyclisme sur piste. Un sport qu'elle a découvert au gré de l'un de ces hasards qui construisent parfois les plus glorieuses carrières. Elle a 14 ans, elle joue au basket. Elle s'entraîne dans la même salle que l'équipe de France de BMX. Par jeu, elle se pose sur un vélo et explose les données de puissance. Le basket perd un espoir ; le cyclisme découvre une pépite de la piste. Pour elle, ce sera la vitesse. La discipline la plus prestigieuse. Dans sa version individuelle, c'est un duel qui exige explosivité, puissance, sens tactique et sang glacé conclu par un sprint d'environ 200 m où il n'est plus question que de se brûler les cuisses sous l'effort.

Tres vite, elle progresse et rejoint le gratin mondial. C'est sûr, elle va être championne du monde en 2020 et va tout casser aux JO de Tokyo. Qu'y a-t-il de moins intéressant qu'une histoire sportive écrite à l'avance, sans souffrance ni résilience ? Gros va se servir une bonne portion des deux. Aux Mondiaux à Berlin en 2020, elle est bredouille. A Tokyo, les déceptions s'enchaînent. Elle sanglote pendant le vol retour vers la France. Elle enchaîne sur les championnats du monde à Roubaix. «Une catastrophe. Je n'aurais jamais dû les faire parce que ça m'a encore plus enfoncée dans la dépression.

J'étais tombée dans un engrenage : si j'avais une médaille, j'avais du plaisir. Sinon, j'avais tout foiré.» «Je suis arrivé après les JO de Tokyo, raconte son entraîneur Grégory Baugé à Libération. Dès le lendemain, elle était prête à bosser pour les Jeux de Paris. Elle a pris conscience de pas mal de choses. On a mis les choses à plat pour tracer notre ligne directrice jusqu'à 2024.» «Le mot d'ordre sur ces Jeux, ça sera la sérénité, prévenait Mathilde Gros avant le début des compétitions. Je veux

aussi que le chemin soit beau. Si vous n'avez aucun souvenir sympa, la médaille ne vaut pas grand-chose. Là, je parle et j'ai l'impression que je vais arrêter ma carrière. On dirait que j'ai 40 ans.» Elle n'en a que 25 et Grégory Baugé l'assure, «elle est plus forte» qu'à 23 quand elle décrochait l'or mondial sur le parquet de Saint-Quentin-en-Yvelines. Elle y piste l'or en vitesse ce week-end, après sa désillusion de jeudi sur le keirin, où elle n'a pas passé les demi-finales.

GILLES DIHERS



Mathilde Gros à Saint-Quentin-en-Yvelines, jeudi.

PHOTO AFP

Athlétisme: les Zézé, unis par le cent

Séri et Thérèse Zézé sont arrivés de Côte-d'Ivoire pour s'installer à Val-de-Reuil (Eure) en 1989. En dix ans, ils ont sept enfants dont six feront de l'athlétisme – quatre à haut niveau. Si bien qu'on aurait pu imaginer un relais 4 × 100 m 100 % Zézé, avec dans l'ordre de naissance Benbenzi, Méba-Mickaël, Ryan et Greta. Finalement, c'est du 50 % cet été au Stade de France, où Méba-Mickaël et Ryan font partie du relais 4 × 100 m français qui a réussi, jeudi au matin, à se qualifier pour la finale de ce vendredi. Le cadet a également participé au 200 m, qu'il vient de courir pour la première fois en moins de 20 secondes.

condes (19"90 à la Chaux-de-Fonds en Suisse, là où déjà, en 2022, Méba-Mickaël était passé sous les 10 secondes au 100 m et sous les 20 secondes au 200 m). Mais il a échoué au stade des demi-finales, mercredi.

On peut quand même parler de passage de témoin entre eux quatre : avec au départ Benbenzi Zézé, 35 ans, qui représente la France en 2011 aux championnats d'Europe espoirs – sommet de sa carrière, perturbée par des blessures. «Le rôle d'un grand frère, c'est de faire en sorte que son petit frère le dépasse, dira-t-il à Athlétisme Maga-

zine. Si ça n'est pas le cas, c'est que tu ne lui as pas apporté tout ce que tu devais.» Bingo. Cette année-là, Méba-Mickaël, de cinq ans son cadet, porte lui aussi pour la première fois le maillot français, aux championnats du monde cadets où il s'empare du bronze sur 100 m et au relais. Devenu un représentant incontournable du sprint français, il remportera le titre de champion de France du 200 m en 2018 et 2022. Titre qu'il perdra en 2023 au profit de... Ryan. De son côté, Greta en est restée à un niveau national.

C.V.

«Je proposerai que les primes des médaillés olympiques soient défiscalisées dans le prochain budget 2025.»



REUTERS

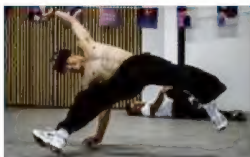
BRUNO LE MAIRE
ministre de l'Economie

Il a fait son pot de départ à Bercy mais veut encore intervenir dans le débat fiscal : pour surfer sur l'euphorie des victoires des Bleus, le ministre démissionnaire de l'Economie et des Finances, Bruno Le Maire, a souhaité jeudi la défiscalisation des primes JO des athlètes. Comme l'avait réclamé lundi le champion olympique de judo et ex-ministre David Douillet, puis le député LR Olivier Marleix promettant une proposition de loi. Cette annonce de Bruno Le Maire au Figaro est une conception toute personnelle de la «gestion des affaires courantes» à laquelle

il doit s'astreindre. «Lorsqu'on a des résultats aussi exceptionnels, des médaillés qui sont exceptionnelles, qui sont la récompense d'années de travail, d'années d'efforts et qui sont la fierté française, il ne faut pas que ces primes soient fiscalisées», a-t-il justifié. Cette décision ne risque pas de modifier le déficit public : les médaillés pour ces Jeux bénéficieront de 80 000 euros pour l'or, 40 000 euros pour l'argent et 20 000 euros pour le bronze.

LAURENCE BENHAMOU

A lire en intégralité sur Libé.fr



LIBÉ.FR

Comment on regarde... le breaking et sa notation ?

Pour sa première participation aux Jeux olympiques, le breakdance veut faire tourner des têtes. Place de la Concorde, à partir de ce vendredi, 16 Bboys et 16 Bgirls se disputeront la victoire dans des battles en un contre un, lors de passages d'une minute. Mais comment noter cette danse qui semble par essence subjective ? PHOTO AFF

En 2021, la Bgirl a fui le régime après l'arrivée des fondamentalistes islamistes au pouvoir. Ce vendredi, elle concourra dans l'épreuve de breaking pour l'équipe olympique des réfugiés.

Par
IZIA ROUVILLER

Lorsque l'Afghane Manizha Talash danse, ses mèches turquoises ou roses virevoltent autour de son visage rond, le régime des talibans s'évapore. Eux et leur haine de la musique, de la danse et des femmes qui font du sport – interdits en Afghanistan, comme bien d'autres plaisirs – n'ont plus de prise sur elle. «Le breaking est pour moi comme un médicament. Quand je m'entraîne, je ne pense pas à mes problèmes, je suis dans un autre monde», explique-t-elle à Libération.

A Madrid où elle s'entraîne, comme à Paris où elle se présentera ce vendredi pour sa première épreuve de breaking, une danse acrobatique issue de la culture hip-hop, la jeune femme de 21 ans est désormais bien loin de Kaboul, de ses menaces et de ses attentats.

Menaces. Les JO, c'est son rêve depuis 2020. A 17 ans, Manizha Talash est hypnotisée sur Facebook par une vidéo d'un jeune homme tournant sur sa tête. C'est Jawad Saberi, un rappeur afghan plus connu sous le nom de AK13, pionnier du breaking à Kaboul. Lorsqu'elle le contacte, il l'invite à s'entraîner dans son club, Superiors Crew, créé pour faire bloc contre les pressions à l'encontre de la communauté de breakers. «Depuis nos débuts il y a dix ans en Afghanistan, le breaking n'est pas accepté comme sport, pour les hommes comme pour les femmes», détaille Jawad Saberi. La discipline est associée à la culture américaine, donc la société conservatrice et religieuse s'y oppose. Les entraînements mixtes font encore moins bon ménage. Là où

Manizha Talash s'entraînait – officiellement un «club de gymnastique» –, Jawad Saberi avait donc pris ses dispositions en organisant des sessions non mixtes. «Lorsque Manizha est arrivée, nous avions des dizaines d'autres danseuses qui venaient au club, relate-t-il. Mais elles ont fini par arrêter le breaking à cause de la pression familiale. Elles n'exposent pas leur pratique sur les réseaux sociaux, contrairement à Manizha, qui bénéficie du soutien de ses proches. Manizha représente l'ensemble des Bgirls afghanes, elle est un symbole de leur courage et de leur talent.» Mais rejoindre le Superiors Crew n'est pas sans risques pour Manizha Talash. L'en-

tourage jase. Sur les réseaux sociaux, les menaces de mort ne se font pas attendre. Par deux fois, elle échappe à des attentats visant son club. Lors du premier, en décembre 2020, des bombes explosent près du lieu d'entraînement. Lors du second, deux mois plus tard, un homme portant une ceinture explosive est arrêté par les forces de l'ordre dans le gymnase du club. Face au danger, le Superiors Crew ferme boutique. «Quand les talibans sont revenus [en août 2021], c'était encore pire», se remémore Jawad Saberi. Après seulement quatre mois d'entraînement, Manizha Talash prend la fuite vers le Pakistan avec son frère et les membres du club.

Pendant près d'un an, ils s'y terrent dans l'illégalité. «Si j'étais restée en Afghanistan, je ne pense pas que je serais encore vivante. Ils m'auraient exécutée ou lapidée à mort», dira plus tard la Bgirl à la BBC. Grâce à une ONG, elle obtient l'asile politique avec son frère en Espagne, où elle débarque en juillet 2022. A Huesca, dans le nord-est du pays, Manizha Talash jongle comme elle peut entre ses entraînements au sein d'un club de danse local et son travail de balayeuse dans un salon de coiffure, relate *The Washington Post*. Le rêve olympique semble s'estomper. Il aurait pu complètement s'évanouir si la journaliste

Isabel Belén Guarco, amie de la danseuse et de Jawad Saberi, n'avait pas envoyé un mail de dernière minute à l'équipe olympique des réfugiés. L'initiative fait mouche. Le Comité olympique espagnol accepte de superviser l'entraînement de Manizha Talash à Madrid, où elle s'installe peu après. Elle y retrouve le Superiors Crew. En avril 2024, elle reprend l'entraînement.

Folle énergie. Quelques semaines plus tard, Manizha Talash pleure des larmes de joie lorsqu'elle apprend qu'elle participera aux JO. Elle devient la première membre de l'équipe olympique des réfugiés à concourir pour le breaking, épreuve

nouvelle au niveau olympique. Mais elle s'inquiète pour sa famille, restée en Afghanistan. Après moultes tractations, sa mère, ses frères et ses sœurs la rejoignent finalement à Madrid, où ils vivent désormais dans un foyer pour réfugiés. En juillet, Manizha Talash s'est envolée pour les JO de Paris. Si la danseuse est certes moins préparée que les autres breakers professionnels, elle a pour sûr une folle énergie à revendre. «C'est difficile, mais je suis contente, car je peux vivre mon rêve», relative-t-elle. Son pseudonyme, Talash, emprunté pour protéger ses proches, n'a pas été choisi par hasard. En persan, il signifie «effort». ◆



L'Afghane Manizha Talash à l'entraînement à Bayeux (Calvados), en juillet. PHOTO THOMAS LOUAPRE, DIVERGENCE

Breaking: loin des talibans, l'Afghane Manizha Talash entre dans la danse



repertoire-libe@teamedia.fr / 01 87 39 82 95 / 01 87 39 82 89

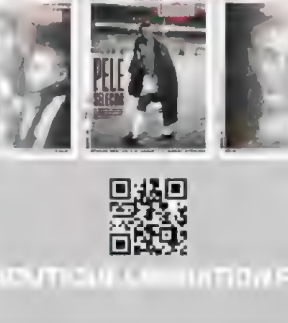
Disquaire achète au meilleur Prix

TOUS STYLES TOUTES QUANTITES
Jazz - Pop - Rock - Musique Classique - Métal - Punk - Soul - Funk
- House - World - (Afrique, Antilles, Maghreb) - Reggae - Hip Hop

Contactez-nous 07 69 90 54 24

Platines - Hi-Fi - Ampis - Cellules - DJ - Jeux Vidéo - Consoles
Déplacement en France
avec respect des mesures sanitaires en vigueur.

par mail, initiale du
prénom, nom@liberation.



Etats-Unis

Le ticket Harris-Walz, une claque pour Trump

Le duo démocrate acté mardi désarçonne le candidat républicain et son colistier J.D. Vance, jusqu'ici triomphants mais stratégiquement démunis depuis le retrait de Joe Biden.

Par
PHILIPPE COSTE
Correspondance à New York

Donald Trump pleure Joe Biden, avec des larmes de rage. Son dernier message déjanté, sur son réseau personnel Truth Social, publié mardi, le jour même de l'entrée en lice du colistier démocrate Tim Walz, accuse Kamala Harris d'avoir fomenté un coup d'Etat contre son président, qui selon lui révélerait de revenir dans la course pour débattre avec lui. Quinze jours plus tôt, il suffisait à Trump de prononcer un discours par semaine devant le peuple du *Make America Great Again* (Maga) pour maintenir une avance de quatre points sur son adversaire déclinant et attendre le raz de marée de novembre.

Mais les temps ont changé. Alors que Kamala Harris, flanquée d'un nouveau compère aux airs d'oncle débonnaire du Midwest, entame une *blitzkrieg* de dix jours dans six Etats clés pour la présidentielle, la démocrate a déjà inversé la tendance. Dotée maintenant de plus d'un point d'avance sur Trump, elle rassemble 10 000 fans à Philadelphie, dans une Pennsylvanie décisive, 12 000 à Eau Claire, dans le

Wisconsin, un district pourtant acquis aux républicains. Dans le Michigan, réputé perdu en juillet, 47 000 personnes ont demandé en ligne une place au meeting de mercredi, mais 15 000 seulement ont pu s'entasser dans ce hangar de l'aéroport de Detroit, dans une liesse inédite depuis la campagne de Barack Obama seize ans plus tôt. Assez pour justifier l'augure de Frank Luntz, gourou des sondeurs républicains, qui, après avoir donné Trump gagnant il y a trois semaines, confirme que la dynamique Kamala Harris «*lui vaudrait la victoire si l'élection avait lieu aujourd'hui*».

«POPULISME POSITIF»

Signe du bouleversement, 36 millions de dollars de donations sont tombés en moins de 24 heures dans les caisses de campagne démocrate depuis l'apparition de Tim Walz, illustre inconnu pour les deux tiers des Américains. Mieux : les casquettes rouges du peuple Maga, symboles du populisme trumpien, se découvrent une concurrente, vert kaki, comme celle qu'affectionne le gouverneur du Minnesota pour ses week-ends de chasse et de pêche, ornée d'un Harris-Walz orange fluo, dont les 3 000 exem-

plaires disponibles ont été vendus en trente minutes sur le site du duo démocrate mardi.

Tim Walz, émissaire du Midwest et d'un «*populisme positif*» antinomique du sombre catastrophisme du ticket républicain, remplit déjà son contrat, fustigeant l'adversaire pour avoir «*retiré la joie au peuple américain*», réussissant la gageure de brocarder l'élitisme des adversaires. A commencer par celui de son opposant J.D. Vance, choisi par Trump autant pour sa ferveur droitière que pour son enfance malheureuse dans les friches industrielles de l'Ohio racontée dans son livre *Hillbilly Elegy* (2016, traduction française Globe, 2017). «*Comme tous les gens qui ont grandi au cœur du pays, il est allé à l'université de Yale, a vu sa carrière financée par des*

Tim Walz remplit déjà son contrat, réussissant la gageure de brocarder l'élitisme des adversaires.

milliardaires de la Silicon Valley, avant d'écrire un best-seller qui tapait à bras raccourcis sur sa communauté, ironise le démocrate. Je suis impatient de débattre avec lui.»

«GAUCHE RADICALE»

Faute de stratégie post-Biden, Donald Trump, canonisé dans sa résidence de Mar-a-Lago, en Floride, hurle sur les réseaux sociaux que le

duo Harris-Walz serait «*l'exemple même de la gauche radicale, [qui] va plonger le pays dans l'enfer*», oubliant que le candidat pour la vice-présidence est soutenu à la fois par les élus les plus progressistes du Congrès mais aussi par Joe Manchin, influent sénateur indépendant de Virginie-Occidentale, honni par les démocrates pour ses tractations avec les républicains. J. D. Vance, ancien marine déployé comme attaché de presse des armées en Afghanistan, préfère attaquer le passé militaire de Walz, réserviste pendant vingt-quatre ans mais coupable à ses yeux d'avoir pris sa retraite quelque mois avant le déploiement de son unité à Bagdad, pour brigrer le Congrès en 2006. Une sale guerre commence, à laquelle Donald Trump n'était pas préparé. ■



Le gouverneur du Minnesota Tim Walz et la vice-présidente Kamala Harris en meeting à Eau Claire.



dans le Wisconsin, mercredi. PHOTO KEREM YUCEL / MINNESOTA PUBLIC RADIO AP

Elon Musk, le troll d'extrême droite qui valait des milliards

La parole de l'entrepreneur, qui ne cache plus sa sympathie pour Donald Trump, nourrit la polarisation à l'extrême du débat politique aux États-Unis.

« **J**e soutiens pleinement le président Trump et j'espère qu'il se rétablira rapidement. » Le 14 juillet, quelques minutes après que Donald Trump a échappé à une tentative d'assassinat durant un meeting en Pennsylvanie, Elon Musk est définitivement sorti du bois. En avril 2023, invité sur Fox News, le magnat de la tech sud-africain avait confié à l'éditorialiste sulfureux Tucker

Carlson avoir voté pour Joe Biden en 2020. Pour l'élection présidentielle de novembre 2024, son choix se porte désormais sur le candidat républicain. L'ancien locataire de la Maison Blanche a annoncé mercredi qu'il s'entretiendrait avec le milliardaire lors d'une « grande interview », lundi.

Invité du podcast de Lex Fridman, spécialiste russo-américain de l'IA et fervent soutien de Donald Trump, Elon Musk a explicité les raisons de son soutien à l'ancien président. « Il faut quelqu'un de fort et de courageux pour représenter le pays », a-t-il expliqué après avoir rendu hommage à la résilience du candidat républicain face aux balles. Une manière de simplifier le débat politique aux seules qualités viriles des prétendants, et d'user d'une rhétorique masculiniste propre aux supporters du mouvement trumpiste *Make America Great Again* (Maga). Cette vision simpliste, qui voudrait que le monde se résume à une opposition entre les plus forts et les plus faibles, Elon Musk la partage quotidiennement à ses 192 millions d'abonnés sur X, ex-Twitter.

Sur le réseau social qu'il a racheté en 2022 pour 44 milliards de dollars, le fondateur de SpaceX use et abuse d'une parole débridée au nom de la liberté d'expression, quitte à s'affranchir des règles de modération de sa propre plateforme. Commentaires transphobes et xénophobes, croisade perpétuelle contre l'élite « woke », partage de posts haineux, la page X d'Elon Musk ressemble chaque jour un peu plus à celle d'un adolescent sans filtres fasciné par l'extrême droite.

Dans une interview donnée à *Daily Wire* le 22 juillet, Elon Musk a justifié son obsession récente pour le wokisme par son histoire personnelle. « Mon fils est mort, tué par le virus de la culture woke », a-t-il confié gravement à Jordan Peterson, influent psychologue conservateur, mentionnant la transition de genre de l'un de ses onze enfants, Vivian Jenna Wilson. Agée de 20 ans, la principale intéressée s'est insurgée contre les propos d'un père qu'elle juge « narcissique », « froid » et « colérique ».

FAUSSES INFOS ET VIDÉO GÉNÉRÉE PAR IA

Sûrement Vivian Jenna Wilson pourrait-elle ajouter l'adjectif « complotiste » pour décrire son géniteur. Depuis qu'il a fait l'acquisition de Twitter en 2022, Musk n'a pas vraiment réussi à débarrasser le réseau social du virus de la désinformation qui le gangrène depuis des années. Pire, l'allègement des règles de modération de la plateforme, au nom de la défense de la liberté d'expression, s'est transformé en terrain fertile pour la diffusion de fake news et de théories du complot en tout genre.

Pas de quoi déranger Elon Musk, lui-même réputé pour partager des informations non vérifiées. Déjà en 2022, à peine trois jours après avoir fait l'acquisition du réseau social, il diffusait une théorie du complot homophobe au sujet de l'agression du mari de la démocrate Nancy Pelosi. Ces dernières semaines, c'est essentiellement contre Kamala Harris, en plein essor dans les sondages depuis le retrait de Joe Biden, qu'il multiplie les fausses informations, notamment en l'accusant de se servir de l'immigration pour « importer un grand nombre d'électeurs ». Le 27 juillet, le CEO de X est allé jusqu'à partager une fausse vidéo de Kamala Harris, sans mentionner que celle-ci avait été générée par une intelligence artificielle. Le *cryptoboy* ne manque jamais de vampiriser la culture internet à ses propres fins, aime se ranger derrière la satire et les memes en tout genre pour, au nom de l'humour, partager ses idées radicales et attiser le mépris pour ses adversaires.

Aux États-Unis, le nombre d'utilisateurs actifs de X baisse depuis le rachat de la plateforme

par Elon Musk. Toutefois, le réseau social demeure un lieu de discussion privilégié pour les personnalités des médias et les dirigeants des partis (à l'exception notable de Donald Trump qui, malgré les égards de Musk, continue de privilégier son réseau Truth Social). La récente fièvre polémique du patron de Tesla est donc loin de passer inaperçue. En témoignent la récente réaction du gouvernement britannique, qualifiant d'« injustifiables » et « irresponsables » les commentaires du milliardaire sur les émeutes d'extrême droite qui frappent le pays depuis le meurtre de trois fillettes le 29 juillet à Southport, et à la vue desquelles il jugeait que « la guerre civile est inévitable ».

UN SOUTIEN FINANCIER AYANT VALEUR D'INVESTISSEMENT

Un dernier fait d'arme qui en dit long sur la ligne éditoriale de Musk, même hors des frontières américaines. Pour lui, tout semble lié : il est obnubilé par ce qui serait une guerre de civilisation contre l'Occident favorisée par l'ouverture des frontières. Les discours de Musk, qui reprend à demi-mot la théorie du grand remplacement, représente un véritable défi pour la démocratie américaine car en tant que propriétaire de la plateforme, il possède une influence sur les publications que X met en avant et, par conséquent, sur l'audience que ses discours radicaux peuvent atteindre.

D'autant qu'avec ses partisans, qui voient en lui un héros à l'américaine et lui vouent un véritable culte, il se comporte en chef de meute. Chacune de ses publications incendiaires est abondamment relayée et commentée avec ferveur par une horde de fidèles qui abondent en son sens. Ils adhèrent totalement à sa vision machéiste et simpliste qui veut que, pour éviter le chaos, seul un milliardaire de son acabit puisse faire l'affaire : Donald Trump. Pour ses détracteurs en revanche, Elon Musk représente le mal absolu, une sorte de vilain de comics à la Lex Luthor. Ils voient dans ses ambitions démesurées et ses projets de conquête spatiale les délirs d'un dangereux maniaque.

Musk est un homme d'affaires. Son soutien financier à la campagne du leader du mouvement Maga est avant tout un investissement. La nature transactionnelle de cette relation a été établie par Donald Trump lui-même lors d'un rassemblement en Géorgie samedi : « Je suis pour les voitures électriques, je ne peux que l'être car Elon m'a fortement soutenu. » Il n'y a même pas un an, il déclarait pourtant que le soutien gouvernemental à cette industrie naissante relevait de la « folie ». Difficile, dès lors, de nier la capacité d'influence que le milliardaire possède sur cette campagne présidentielle.

Depuis quelques semaines, cette influence a pris la forme d'un soutien à un comité d'action politique, nommé The America PAC. Si Musk conteste les révélations du *Wall Street Journal* du 15 juillet qui lui attribuaient l'intention de donner 45 millions de dollars (41 millions d'euros) par mois pour la campagne de Donald Trump à travers ce comité, il demeure que dans les faits, ce super comité semble posséder, grâce à l'aide de l'homme le plus riche de la planète, des moyens illimités dirigés en faveur du candidat républicain.

Quelques semaines après sa création, cette PAC est déjà dans le viseur de l'administration américaine. Le bureau du procureur général de l'État du Michigan a annoncé lundi l'ouverture d'une enquête. Il est notamment reproché à la structure de récolter illégalement les données d'électeurs vivant dans les États-pivots (*swing states*), ceux-là même qui peuvent faire basculer l'élection présidentielle de novembre.

ALEXIS GONZALEZ

La gauche ne tourne pas la

Lucie Castets rappelle Macron à ses obligations

Une carte pour les Français. Une lettre pour l'Élysée. Toujours aussi candidate pour Matignon au nom du Nouveau Front populaire, Lucie Castets a choisi cette semaine la presse écrite pour ne pas être oubliée en pleine «trêve olympique» autodéclarée par Emmanuel Macron. Après deux premiers déplacements – à Lille puis près d'Orléans pour enfiler le bleu de chauffe dans l'usine Duralux – on l'a retrouvée mardi soir dans *Paris Match* puis *Sud-Ouest*. La haute fonctionnaire à la mairie de Paris a ainsi choisi l'hebdomadaire, propriété de Vincent Bolloré, pour en livrer davantage sur elle aux Français et tenter d'être vue autrement qu'en simple «énarque»: «À l'école, je participais à tous les cross. J'ai fait du tennis pendant une dizaine d'années, du handball, du taekwondo. J'aime l'effort physique», assure-t-elle, jurant qu'elle n'a «rien à prouver». «Je suis bien dans mes baskets, les gens découvrent cela, ou pas. Enarque, c'est une partie de ma réalité», poursuit celle qui a grandi à Caen avant

de venir étudier à Paris à 18 ans. Et dans le but de «trouver un équilibre entre protéger ma famille [...] et dire qui je suis», elle révèle être mariée à une femme et avoir un enfant de 2 ans et demi.

Mais pas question pour la cofondatrice du collectif «Nos services publics» de s'en tenir à une pincée de *people* dans le magazine. Depuis son lieu de vacances en famille – «de télétravail», corrige son entourage –, elle a répondu aux questions de *Sud-Ouest*. Des messages adressés à Macron: jurant n'être «pas dans une position d'attente» vis-à-vis du président de la République qui refuse de nommer un Premier ministre issu du Nouveau Front populaire, elle a profité de cet entretien pour poursuivre l'inflexion amorcée dans une précédente interview à la Tribune dimanche sur les «compromis» nécessaires si elle ne veut pas être renversée en quarante-huit heures. «Nous sommes conscients que nous n'avons pas de majorité

absolue», admet-elle, disant être prête à «travailler, texte par texte, avec les parlementaires de l'Assemblée et du Sénat». Pas sûr que les insoumis, qui défendent encore la formule mélenchonienne «tout le

programme, rien que le programme», aient aimé la missive. Tout comme ils n'ont guère dû goûter la prise de distance avec Sophia Chikrou. La «publication» de la députée de Paris d'un post con-

cernant la mort d'Ismail Haniyeh, dans laquelle le fils de ce chef du Hamas présentait son père comme un «martyr» n'est, selon Castets, «pas acceptable et contraire à tout ce que défend le NFP». Les insoumis ont dû, en revanche, apprécier les attaques contre l'Élysée et Xavier Bertrand. Si elle



Jean-Luc Mélenchon et Olivier Faure sans grande inspiration

C'est presque un événement. La dernière parole publique de Jean-Luc Mélenchon date d'il y a plus d'une semaine. Sur X, le chef de file de La France insoumise dénonçait l'«agression intolérable» d'Israël au Liban, accusant le Premier ministre israélien, Benjamin Netanyahu, de «propagande» la guerre, le meurtre et [de] les généralisés comme s'il était au-dessus de toutes les lois et conventions internationales. Son dernier post de blog date de la veille: le triple candidat à la présidentielle revenait (une deuxième fois) sur la cérémonie d'ouverture des Jeux olympiques et

tentait de faire vivre «la polémique argumentée» issue de ses critiques («la tête coupée de Marie-Antoinette» et «la moquerie sur la Cène chrétienne»). Depuis? Rien... Ni sur les JO ni sur Emmanuel Macron. Pas plus que sur la crise politique au Venezuela, pays sur lequel il est pourtant si prompt à réagir. Cet été, nous n'aurons donc pas droit aux pérégrinations de Jean-Luc Mélenchon en Amérique latine. Le clavier est, comme il a l'habitude de l'écrire, bien «rangé».

Quant à Olivier Faure, mis à part un court entretien (avec d'autres personnalités du NFP

dont le coordinateur de LFI, Manuel Bompard) dans la *Marseillaise* pour rappeler que le NFP est «légitime à gouverner», pas de grande carte postale non plus au programme. Laisant la lumière aux maires socialistes sur le pont pour ces JO, le premier secrétaire du PS retwette les médailles françaises et passe pour l'instant l'été chez lui, en Seine-et-Marne, pour des vacances studieuses même si, dit-il à *Libération*, «les JO mobilisent [son attention]». Le député espère avoir de temps de prendre une semaine» d'ici la fin août, après un saut dans le Lot le 12 pour «voir les

rapatriés d'Indochine et leurs descendants dans l'ancien camp de Sainte-Livrade où ils ont été parqués et oubliés pendant un demi-siècle». Confronté à des critiques internes sur l'alliance avec les insoumis, Faure a un peu plus de temps que les autres responsables du NFP pour se mettre en jambes: le PS ne fait sa rentrée à Blois qu'à la toute fin du mois d'août (du 29 au 31) quand insoumis et écologistes réunissent les leurs le week-end précédent, respectivement, Valence et Tours. A moins qu'Emmanuel Macron ne sonne, dès la semaine prochaine, la cloche de la rentrée. ◆

plage

Par LILIAN ALEMAGNA

C'est un grand classique: chaque été, depuis leur camping, leur résidence de vacances en bord de mer ou sur leur chemin de randonnée, certains politiques nous font parvenir une «carte postale» – numérique forcément – pour occuper un bout d'espace médiatique estival où la politique disparaît pendant près de trois semaines. L'an dernier, nous avions eu droit à Fabien Roussel, bronzé et mal rasé, nous livrant, tel un influen-

ceur du dimanche, sa recette de la «salade aux harengs» dans une vidéo postée sur Instagram. Laurent Wauquiez avait posté quelques photos de lui sur le chemin de Compostelle et Bruno Le Maire s'était montré en short et chaussures de rando en Haute-Savoie. Mais en 2023, toutes ces cartes postales étaient légères: de la communication de base pour polir une image «proche du peuple». Contexte chaotique oblige, celles de 2024 sont beaucoup plus politiques. Et la gauche a adressé les siennes au 55, rue du Faubourg Saint-Honoré. ◆

●●● devenait réalité, la nomination du président de la région Hauts-de-France à Matignon constituerait selon Castets une «aberration». «Comment nommer un Premier ministre qui n'a pas de majorité et qui ne représenterait que lui-même?» Interroge Castets, fustigeant le bilan de l'ancien des gouvernements Fillon, Villepin et Raffarin: «affaiblissement des financements de l'hôpital», «suppression massive de lits», «explosion des constructions d'Ehpad privées», «réforme injuste des retraites»... D'ici son retour à Paris, l'aspirante à Matignon devrait en tout cas privilégier le cahier de vacances aux nouvelles cartes postales. Jeudi après-midi, une nouvelle visio devait avoir lieu avec les chefs des partis qui composent le NFP. L'occasion de prévoir le plan de bataille pour l'après-JO et la course de vitesse qui va vite s'engager avec l'Elysée. ◆

Marine Tondelier règle ses comptes avec Matignon

La cheffe des écologistes fait apparemment partie de ces personnes qui écrivent leurs cartes pour les mettre dans la valise et les poster depuis leur lieu de vacances. En tout cas, avant de partir en famille dans un camping familial en Bretagne, Marine Tondelier a pris soin d'enregistrer une vidéo de 7 minutes, publiée lundi sur son compte X. Debout face caméra devant une vieille carte de l'ancienne région Nord-Pas-de-Calais (la sienne), la secrétaire nationale des Écologistes dénonce des «choses qui ne sont pas OK» se déroulant «à l'ombre des JO»: «On nous parle de 2 milliards d'euros en moins pour les hôpitaux en 2025, lance-t-elle. Il se passe des choses dans les ministères qui ne reçoivent absolument pas de la trêve olympique, qui sont des décisions très lourdes de sens, et qui sont susceptibles de plomber dans les

mois à venir les Françaises, les Français, nos services publics et tout ce que l'État doit faire au quotidien.» Si, dans l'entourage de Gabriel Attal, on confirme préparer sur une «base technique» le projet de loi de finances pour «permettre au prochain gouvernement d'avoir toutes les options et de faire ses choix politiques», on dément catégoriquement toute baisse de budget sur les hôpitaux. «Leur budget est passé de 79 milliards en 2017 à 106 milliards cette année. Cela voudrait dire passer à 104 milliards?» rétorque un conseiller du Premier ministre démissionnaire. Personne ne veut une telle baisse, ni Bercy ni Matignon! Interrogée par Libération depuis son camping

breton, Tondelier maintient ses propos: «Les retours des hauts fonctionnaires que nous avons, c'est qu'ils sont en train de faire un budget d'austérité.» Si elle a choisi de faire cette vidéo avant de plier bagages, c'est parce qu'elle trouvait, dit-elle, «qu'on laisse Macron s'en sortir à bon compte». «Sa stratégie d'ultimatum à nos observateurs, ajoute l'écologiste. Plus il se fout de nous, plus il a une présomption de sérieux.» Entre un stop à la piscine, les JO et une soirée mousse, Tondelier prépare elle aussi la rentrée, sans faire de «politique fiction». «On est prêt à tout, dit-elle. On a montré depuis le début [que nos adversaires] nous sous-estimaient.» ◆



Fabien Roussel en mode «communion»

Lui promet à Libération de livrer avant la fin de l'été une nouvelle «recette de salade» après celle «aux harengs» tournée l'an passé depuis le camping de Corse-du-Sud où il a ses habitudes avec sa famille et ses amis. Et c'est depuis Olmet où il a fini de rédiger sa carte pos-

tale 2024. Lundi – le même jour que la diffusion de la vidéo de Marine Tondelier –, le secrétaire national du Parti communiste français a publié sur sa page Facebook une ode tricolore (photo de l'apéro devant les JO en prime). S'appuyant sur les «témoignages de la part de celles et

ceux qui se retrouvent dans les fan zones, dans les stades, les piscines, les tribunes et qui [lui] racontent leurs émotions, leurs frissons, leurs larmes dans ces moments magiques», l'ex-député PCF du Nord s'est félicité de «ce bel esprit de communion et de concorde», les

Français qui chantent la Marseillaise, «en étant fiers de voir notre drapeau flotter au-dessus des podiums». Mais comme pour parer les futurs appels d'Emmanuel Macron à l'union nationale, Fabien Roussel a mis en garde dans ce même texte contre le risque de penser que cet événement puisse rendre «dociles» les Français et «effacer les attentes exprimées lors des élections». «Nous voyons approcher la fin de l'été avec inquiétude, que ce soit pour la rentrée scolaire de nos enfants, les factures à payer, les conditions de travail, les problèmes d'accès aux soins, de logement, de transports, de sécurité, de racisme au quotidien... a-t-il écrit. Nous sommes inquiets de la situation politique et démocratique de notre pays, avec un président qui n'ac-

cepte pas le résultat des urnes et refuse toute cohabitation avec une équipe nouvelle qui pourrait remettre en cause ses réformes les plus impopulaires, changerait de méthode, respecterait le Parlement et la société civile et surtout, redonnerait du pouvoir d'achat à chacun.» Destinataire de cette carte postale, Emmanuel Macron «doit», selon Roussel, «entendre cette aspiration profonde, exprimée lors des dernières élections». Interrogé par Libé à l'heure de la sieste – et du handball – le communiste jure avoir «des vacances très studieuses» avec beaucoup de «réunions en visio avec les autres dirigeants du Nouveau Front populaire». Il promet d'«être prêt pour [ses] universités d'été» qui se dérouleront cette année à Montpellier du 23 au 25 août. Lucie Castets y est annoncée. ◆



LIBÉ.FR

A Vienne, les fans de Taylor Swift «effondrés» après l'attentat déjoué contre l'un de ses concerts

Dans la capitale autrichienne, les «swifties» sont bouleversés tant par l'annulation de trois concerts prévus jeudi, ce vendredi et samedi que par le projet d'attentat jihadiste qui les ciblait, alors que le suspect principal est passé aux aveux. Devant le stade où devait se produire la superstar américaine, certains fans se sont rassemblés pour se consoler. PHOTO REUTERS



Carles Puigdemont avec son avocat Gonzalo Boye (à droite), à Barcelone, jeudi. PHOTO EMILIO MORENO/ATP AP

Carles Puigdemont à Barcelone: un p'tit retour et puis s'en va

L'ancien président catalan, qui revenait de sept ans d'exil à Bruxelles, s'est soudain volatilisé, échappant à la police. Cet énième coup d'éclat ne devrait pas avoir d'impact sur la majorité socialiste catalane.

Par **FRANÇOIS MUSSEAU**
Correspondant à Madrid

C'est l'homme des fugues les plus surprenantes. Le 29 octobre 2017, alors président catalan, il avait fui dans le coffre d'un véhicule conduit par sa femme pour re-

joindre Bruxelles, la ville de ce qu'il appellera son «*exil politique*». Jeudi, il s'est subitement «*évanoué*» en pleine rue à Barcelone pour se réfugier dans un mystérieux endroit que les enquêteurs recherchent d'arrachepied. Sept ans après son escapade vers la Belgique pour fuir la justice espagnole, le leader séparatiste Carles Puigdemont avait laissé entendre que son retour au bercail réserverait des surprises. Il a déjoué tous les calculs et prévisions.

On s'imaginait que celui sur lequel pèse un mandat d'arrêt émis par le juge Pablo Llarena serait interpellé dès son apparition. Que cela provoquerait la suspension immédiate de la séance d'investi-

ture devant introniser le socialiste Salvador Illa, vainqueur des législatives de mai après quatorze ans d'hégémonie nationaliste. Et que cette même séance s'en trouverait reportée *sine die*.

Or le scénario fut tout autre. Peu avant 9 heures, le chef de file sécessionniste apparaît au grand jour rue Trafalgar, en costume, et grimpe sur une scène aménagée pour l'occasion sous l'Arc de triomphe barcelonnais. Serrant les poings en l'air avec une moue vengeresse, il harangue une foule indépendantiste acquiescente à sa cause avant de conclure mystérieusement : «*Je ne sais pas combien de temps passera avant que nous puissions nous revoir, mes amis. [...] J'espère que nous*

pourrons crier de nouveau bien fort ensemble [...] : "Vive la Catalogne libre !"»

Chasse. Il est 9 h 06 quand tout bascule, comme dans un numéro de prestidigitation. Carles Puigdemont descend de l'estrade, un complice glisse un paravent derrière lequel s'engouffre l'ancien président catalan, qui disparaît derechef dans un véhicule blanc. Ni vu ni connu. La voiture démarre et trombe vers le périphérique barcelonnais. Les *Massas*, les policiers catalans, sont désarçonnés. Ils avaient pourtant déployé un grand dispositif nommé *Jauria* (cage, en espagnol) afin d'arrêter le chef de file sécessionniste : malgré une loi d'amnistie en vigueur depuis juin, la justice entend interroger Carles Puigdemont

pour «*malversation de fonds publics*» en lien avec le référendum illégal d'octobre 2017, un délit non couvert par cette amnistie.

La chasse à l'homme suppose des contrôles routiers depuis les accès à Barcelone jusqu'à la frontière de La Jonquera, ce qui a entraîné des embouteillages monstres pendant quatre bonnes heures. Pendant ce temps, au Parlement régional situé à une encablure de l'Arc de triomphe,

«C'est une humiliation insupportable, une de plus.»

Alberto Núñez Feijóo
chef de l'opposition conservatrice espagnole

commence la séance d'investiture. Abasourdis, les députés et les médias se demandent où a bien pu passer l'ex-président : comment a-t-il pu disparaître dans la foulée d'un retour attendu et controversé ? A la tribune, le socialiste Salvador Illa tient un discours d'ouverture et, dans une claire allusion à son rival indépendantiste volatilisé, appelle les juges à ne pas faire d'exception dans leur application de la loi d'amnistie qui blanchit judiciairement tous les responsables catalans ayant tenté d'arracher l'indépendance en octobre 2017.

«Traître». Alors que la séance au *Parlament de Barcelona* devrait conduire à l'intronisation du socialiste, tous les esprits se fixent sur l'événement de la journée qui a vu le charismatique leader séparatiste échapper au nez et à la barbe des forces de l'ordre. Cette disparition inopinée a provoqué des accusations de toutes parts. Parmi les policiers tout d'abord : deux agents catalans ont été interpellés, soupçonnés d'avoir servi de complice à la fugue ; au ministère de l'Intérieur à Madrid, ensuite, furieux contre la police catalane qui, déjà en octobre 2017 lors du référendum illégal, avait généré des suspicions quant à son efficacité. Sur la scène politique nationale enfin. La droite et l'extrême droite, qui prônent une sévérité maximale contre Puigdemont («*un traître à la patrie*»), attribuent aux socialistes au pouvoir la responsabilité de cette «*honte nationale*». «*C'est une humiliation insupportable, une de plus*, a tweeté le chef de l'opposition conservatrice Alberto Núñez Feijóo. *Il est douloureux d'assister en direct à ce défilé dont Pedro Sánchez est le seul responsable.*» Quelle que soit l'issue de la traque de Carles Puigdemont, beaucoup estiment que la rocambolesque disparition est davantage un geste symbolique qu'une véritable manœuvre politique susceptible d'avoir un réel impact. Aux yeux de Lola García, analyste à la *Van-guardia* : «*C'est une action fuge, pas une stratégie de futur. Cela ne remet pas en cause le prochain gouvernement catalan.*» ♦

L'HISTOIRE DU JOUR



LIBÉ.FR

Violences d'agents de sécurité privée à Villiers-sur-Marne: «Un jeune a failli mourir»

Dans la nuit du 25 au 26 juillet, des agents du Groupement parisien interbailleur de surveillance ont commis des violences sur deux jeunes hommes du quartier des Hautes Noues, à Villiers-sur-Marne (Val-de-Marne). L'une des deux victimes a déposé plainte. A lire sur [Libé.fr](https://libe.fr): notre enquête et l'interview de la sociologue Virginie Malochet, qui revient sur l'histoire de cette «structure hybride entre le public et le privé» créée en 2004 par les bailleurs sociaux. CAPTURE DAILYMOTION

La contre-offensive de Kyiv se poursuit en Russie

La surprise a été totale. Ni la Russie ni les alliés de l'Ukraine n'avaient anticipé l'offensive de l'armée ukrainienne, qui a envoyé mardi soldats et blindés de l'autre côté de la frontière, en Russie, dans la région de Koursk. Ce n'est pas la première incursion des forces de Kyiv dans le territoire de son ennemi, mais il s'agit d'ores et déjà de la plus massive. Les combats se poursuivaient jeudi.

Pns de court, Moscou a convoqué mercredi un conseil de défense et dénoncé «une provocation à grande échelle, des tirs aveugles avec différents types d'armes, y compris des roquettes, sur des bâtiments civils, des habitations et des ambulances». Les Etats-Unis, premier soutien de l'Ukraine, ont fait savoir qu'ils n'avaient pas été prévenus de l'offensive et avaient demandé des précisions à Kyiv.

Les autorités ukrainiennes restent, elles, silencieuses. Seul un conseiller de la présidence, Mykhailo Podoliak, s'est exprimé sur le réseau social X: «La cause première de toute escalade,

de tout bombardement, de toute action militaire... [y compris dans les régions [russes] de Koursk et de Belgorod, est uniquement l'agression sans équivoque de la Russie.»

L'assaut a été lancé mardi matin vers 8 heures, de la région de Soumy, dans le nord-est de l'Ukraine. Depuis plusieurs mois, Kyiv craignait une contre-offensive russe dans cette zone, à l'instar de celle qui a été lancée en direction de Khar'kov, un peu plus au sud. En réalité, les forces russes n'avaient de toute évidence pas sécurisé leur frontière, concentrées sur les assauts dans le Donbass. Mardi, environ 1000 soldats ukrainiens en ont profité pour la franchir, appuyés par des chars, des blindés, des myriades de drones et des tirs d'artillerie en soutien. Mercredi, ils avaient enfoncé deux lignes de défense et progressé de 10 kilomètres, selon l'Institut of Study of War (ISW).

L'un de leurs objectifs semble être Soujda, une ville par où transite le gaz russe avant de rejoindre plusieurs pays européens. Selon l'ISW,

qui s'appuie sur des blogueurs militaires russes proches de l'armée de Moscou, les soldats ukrainiens auraient pris le contrôle de la station de distribution de gaz. Jeudi, ils tentaient d'avancer dans la direction de la centrale nucléaire de Koursk, à une soixantaine de kilomètres au nord-est de Soujda. Un avion et deux hélicoptères russes ont été abattus, selon des sources ukrainiennes. Au moins cinq civils ont été tués et 31 autres blessés, ont affirmé des responsables russes mercredi. Des milliers d'habitants ont dû fuir. De son côté, l'Ukraine a ordonné l'évacuation de 6000 personnes dans la région de Soumy.

Outre l'occupation, même temporaire, de territoires russes, l'assaut ukrainien pourrait avoir pour objectif de forcer la Russie à ralentir son offensive dans le Donbass, où elle progresse jusqu'à menacer la ville de Prokopyvsk, dont la gare servait jusqu'alors de point d'évacuation pour les habitants de la région forcés de quitter leurs villages bombardés.

LUC MATHIEU



Bangladesh Yunus a prêté serment

L'économiste et prix Nobel de la paix Muhammad Yunus a prêté serment jeudi en tant que chef du gouvernement intérimaire du Bangladesh, quelques jours après l'élection de la Première ministre Sheikh Hasina. Il avait précédemment été désigné par les étudiants, la présidence et l'armée comme le nouveau dirigeant du pays, à la suite d'un mois de contestation contre un système de quotas pour les postes de fonctionnaires et la dérive autoritaire du gouvernement en place. Yunus, 84 ans, avait embarqué mercredi à l'aéroport Charles-de-Gaulle à Paris dans un vol à destination de Dacca. Il affirmait alors avoir «hâte de rentrer à la maison». Le «banquier des pauvres» doit désormais tenter d'endiguer le climat de violence régnant dans le pays et mener «un processus démocratique» vers des élections rapides.

Justice La famille du Français mort à bord du «Titan» poursuit OceanGate

La famille de l'explorateur français des grands fonds marins Paul-Henri Nargeolet, mort en juin 2023 dans l'implosion du *Titan*, sous-marin de tourisme d'OceanGate, accuse l'entreprise de «négligence grave» ayant entraîné la mort. Elle lui réclame 50 millions de dollars. Selon Tony Buzbee, l'un des avocats de la famille, la requête a été déposée mardi à Seattle, aux Etats-Unis. «Nous espérons que, grâce à ce procès, nous obtiendrons des réponses pour la famille quant à ce qu'il s'est exactement passé, qui était impliqué et comment ces personnes ont pu laisser cela arriver», a déclaré l'avocat, ajoutant que la plainte comprenait des éléments quant à de «sérieux problèmes concernant le submersible».

Tunisie Kaïs Saïed vire encore un Premier ministre sans raison

Les services du président Kaïs Saïed en Tunisie ont annoncé mercredi soir le limogeage du Premier ministre Ahmed Hachani, sans donner d'explication officielle, et son remplacement par le ministre des Affaires sociales Kamel Madouri, récemment nommé à ce poste. Ahmed Hachani avait lui-même succédé le 1^{er} août de l'an passé à Najla Bouden, elle aussi remerciée sans justification par le président Kaïs Saïed, qui accapare tous les pouvoirs en Tunisie depuis son coup de force du 25 juillet 2021 et est accusé de dériver autoritaire par ses détracteurs.

Russie Quinze ans de prison requis contre une Russo-Américaine

Le parquet russe a requis jeudi quinze ans de prison contre Ksenia Karelina, accusée d'avoir donné de l'argent à un groupe de soutien à l'Ukraine, d'après les déclarations de son avocat Mikhail Mouchailov. Selon les médias russes, la ressortissante russo-américaine aurait effectué un transfert d'environ 60 dollars (soit 45 euros) à une organisation pro-ukrainienne en février 2022, aux premiers jours de l'assaut du Kremlin contre Kyiv. Face à la cour, elle a plaidé coupable, d'après son avocat. L'enoncé du verdict dans le procès, qui a commencé fin juin, a été fixé au 15 août.



Royaume-Uni Des manifestations antiracistes massives

La solidarité après la haine. Des milliers de personnes se sont rassemblées mercredi soir dans plusieurs villes britanniques pour s'opposer aux émeutes d'extrême droite qui secouent le pays depuis une semaine en réaction au meurtre de trois fillettes. Au début de la journée, les forces de l'ordre craignaient des nouvelles manifestations racistes et islamophobes, et de possibles éruptions de violence. Mais «des manifestants anti-haine se sont opposés aux voyous», comme l'écrit en une de son édition de jeudi le tabloïd *The Daily Mail*.

Températures: 2024 partie pour des tristes records

+0,27 °C
la différence de température mondiale par rapport à la même période en 2023

24 milliards
c'est le nombre de personnes dans le monde qui ont connu au moins deux semaines supplémentaires de nuits avec des températures supérieures à 25 °C

20,88 °C
c'est la température moyenne des océans le mois dernier, soit la deuxième plus haute valeur mensuelle pour un mois de juillet

globe a été de 16,91 °C, soit seulement 0,04 °C de moins que le précédent record de juillet 2023. Et il est désormais «de plus en plus probable», selon l'organisme, que 2024 soit l'année la plus

chaude jamais enregistrée. Depuis janvier, la température mondiale est déjà de 0,27 °C plus élevée que durant la même période en 2023. Il faudrait une forte baisse pour la fin d'année

pour que 2024 termine en dessous de l'année précédente. Or «cela s'est rarement produit» depuis le début des mesures météorologiques. Si le réchauffement a globalement été un cran en dessous en juillet, «le contexte général n'a pas changé: notre climat continue de se réchauffer», fait remarquer Samantha Burgess, de Copernicus. Le 22 juillet a même été le jour le plus chaud jamais enregistré sur le globe, record égalé dès le lendemain, le 23 juillet. «Un nouvel indice fâcheux que les gaz à effet de serre provenant des activités humaines modifient notre climat», a souligné mercredi l'Organisation météorologique mondiale.

MARGAUX LACROUX

IDÉES/

CE QUE LE FÉMINISME M'A FAIT (5/6)

Sur la photo de famille du post-#MeToo, beaucoup d'hommes ne savent parfois plus où se mettre. Devant, à côté, au second plan ? Ou carrément s'effacer ? Hommes et femmes seraient-ils devenus des adversaires, ou faut-il tenter de s'allier, et si oui, comment ? En s'inspirant du livre de la journaliste Guilla Fois, *Ce que le féminisme m'a fait*, Libé donne la parole à ces hommes, écrivains, artistes, hommes politiques, hétéros ou homosexuels, qui racontent comment ils vivent leur nouveau rapport à la masculinité et au féminisme.

Le féminisme n'était pas pour moi une option, mais une nécessité

Le jeune auteur a souffert dans sa jeunesse du rejet de son identité de genre, et il s'est donc rapproché de la cause féministe, qui est devenue autant un refuge qu'une cause. C'est celle qu'il défend et promeut aujourd'hui.

Par
JULIEN MARSAY
Auteur de : «La Revanche des autrices»

Mon enfance dans un village du Sud-Ouest avait, en apparence, tout pour être douce. Et pourtant, la violence de la machine viriliste l'a broyée. Quand on grandit dans les années 80-90 et qu'on n'est pas un petit mec qui jure, qui tape fort dans la balle, qui arbore avec fierté les égratignures de ses bagarres couillues, quand on n'est pas le petit ersatz de virilité attendue, on se construit dans un terreau intime plus propice au féminisme que bien d'autres. Parce que, jusque dans notre chair, on fait l'expérience de tout ce qui déraile dans ce monde patriarcal. Petit, j'étais ce garçon dissonance. Celui qui s'amuse avec les Barbies de ses sœurs, qui se réfugie dans le dessin et les livres, qui est fasciné par les belles robes, qui, à l'école, ne joue jamais au ballon avec ces autres petits gars, mais à l'élastique avec les petites filles, qui trouve que le maquillage des femmes, c'est beau, et qui ne comprend pas pourquoi les garçons ne pourraient pas aussi se maquiller.

CORPS TROP MINCE, CHEVEUX TROP FOISSONNANTS

Collégien, j'étais cet *ado pestiféré*. Celui qui a la terreur des vestiaires, celui que les autres petits mecs féminisent à coups de surnoms péjoratifs, qu'ils injurient sur leur passage sans qu'il ne leur ait pourtant jamais rien fait. Le garçon à qui, en meute, ils jettent des cailloux tout en l'insultant quand il passe devant eux à vélo. Comme si le fait de ne pas paraître comme eux risquait de les contaminer dans leur fragile quête de virilité.

Lycéen, j'étais ce *jeune homme sensible*, au corps trop mince, aux cheveux trop foisonnants, qui portait une grande chemise

d'arts plastiques sous le bras. Celui qui, dans le bus scolaire, subit la terreur de ces mascus en herbe qui harcèlent quelques autres le temps du trajet, de ces crânes rasés aux muscles exhibés qui, quand ils aperçoivent une belle fille dans la rue, collent leur langue à la vitre en éructant : «Elle est bonne elle est bonne elle est bonne». Dans ces bus scolaires sans autre adulte que le chauffeur, toujours silencieux, nous étions leurs mêmes proies : les filles comme les quelques garçons jugés trop «différents» pour être laissés en paix sous ce règne du Boy's Club.

Mais pour nous, les petits garçons à la masculinité dissonante, pour nous, les petits *déviants* des assignations genrées, les années les plus éprouvantes restent souvent celles du collège : ce n'est pas Eddy Bellegueule qui me démentira tant le récit coup-de-poing d'Edouard Louis met au jour cette violence-là. Et dans ces années, nos seules et rares alliées sont majoritairement des filles.

Dans ma construction subjective, les voix des femmes ont été synonymes de tolérance quand celles des hommes ont connoté la violence. Dans cette enfance malmenée, parmi mes rares espaces de refuge constant, il y a eu les livres, ces amis précieux qui offrent des horizons d'intelligence et des imaginaires de poésie, qui portent la promesse d'un autre monde possible. Parmi ces livres, il y avait les vieux livres de poche de ma mère. Et l'on y trouvait tout un tas d'œuvres d'écrivains : la Prox Nobel Pearl Buck (1892-1973) dont je dévorais les romans «humanistes», Albertine Sarrazin (1937-1967) qui m'a appris qu'on avait un os qui s'appelait l'astragale et qu'on pouvait se le casser, comme elle, si l'on désirait la liberté, Carson McCullers (1917-1967) qui, avec sa *Frankie Addams*, a été la première à m'aider à ne pas totalement détester le monstre qu'ils disaient que j'étais, et bien d'autres... Leur lecture m'a littéralement sauvé face à ce torrent perpétuel de rejet et de haine

qui, dès que je sortais de chez moi, s'abat-tait sur moi, sans répit.

Mais où étaient donc ces formidables autrices à l'école ? De mémoire, en quatre ans de collège, on ne m'a jamais fait lire un livre d'écrivaine, hormis peut-être – à y repenser – George Sand en sixième, mais elle s'appelait «George», et l'on ne m'avait pas dit que c'était une femme. Hiatus incompréhensible : mes lectures scolaires et mon imaginaire livresque personnel ne coïncidaient pas. Au lycée, guère mieux : un texte de Sarraute (1900-1999) et peut-être un de Yourcenar (1903-1987) en section littéraire, un de Simone Weil (1909-1943) en philosophie. En prépa littéraire, aucune œuvre d'écrivaine en deux ans. À la fac, aucune non plus, hormis lors des préparations à l'agrégation de lettres où soudain deux Marguerite, Duras (1914-1996) et de Navarre (1492-1549), ont surgi telles des exceptions dans tout ce cursus scolaire masculin.

Jeune prof en lycée, intuitivement, j'ai tout de suite inséré des textes d'écrivaines dans mes séquences : ce n'était pas encore une démarche pleinement conceptualisée, mais ça s'imposait à moi. Et j'ai commencé à chercher, inlassablement, les œuvres d'autrices que les manuels scolaires camouflaient.

Prof plus expérimenté, porté par l'émulation de collectifs pédagogiques, j'ai mis en place des projets invitant les élèves à réfléchir à la manière dont notre

patrimoine littéraire a été édifié au détriment des écrivaines, qui ont été occultées. De ces projets est né le compte X (ex-Twitter), *Autrices Invisibilisées* : sa vocation première était d'offrir des ressources pédagogiques à mes lycéens-nés sous forme de portraits livresques, afin de les aider dans leurs travaux de recherches. Sa vocation plus intime – et sûrement plus inconsciente alors – était peut-être de remercier toutes ces autrices silencieuses dont la lecture a été ma salvation, de rendre justice à leur talent. Et c'est devenu un livre : une enquête sur les ressorts structurels de la rhétorique misogynne, un essai que des librairies me font parfois l'honneur de placer au rang d'une sélection de livres féministes.

CRIS D'ORFRAIE APRÈS LA CÉRÉMONIE DES JO

Dans ce parcours qui a conduit le jeune lecteur d'autrices au professionnel des lettres qui veut aider à réparer l'injustice qu'elles ont subie, la part de l'intime que je viens de livrer n'a hélas rien d'unique : cette maltraitance genrée est commune à beaucoup d'entre nous, commune à ceux pour qui les stratégies de camouflage sont vaines, à ceux qui échouent à se faire caméléons. Tout comme le corps des femmes est structurellement exposé, le nôtre – celui des petits garçons jugés trop *féminins* – l'est aussi, bien souvent : dans le patriarcat, tout ce qui n'est pas du côté de la force viriliste, est plus prompt à être injurié, violenté, violé, voire tué. Nos corps de *petits queer* sont, eux aussi, des jouets brisés par le patriarcat.

Comme celles des autrices, pendant trop longtemps, nos existences (et leurs récits) ont été marginalisées, minorées et silencieuses : il s'agissait de reléguer les monstres genrés que nous sommes à leurs yeux dans les placards de la société. Aujourd'hui, les réactions d'après la cérémonie des JO, les cris d'orfraie poussés par les réacs, les fafs et autres culs-bénits sont éloquentes : l'existence même de corps qui refusent les dictats caricaturaux du féminin et du masculin dérange, insupporte. La violence de ce déni d'existence qui s'est traduite par un cyberharcèlement en force des protagonistes et de leur metteur en scène, Thomas Jolly, montre que les mécanismes du *backlash*, puissants et tentaculaires, sont les

En nous distillant leur venin viriliste, ils veulent nous dire que nous sommes faibles, et pourtant leur violence, quand elle ne réussit pas à nous anéantir, développe en nous une force insoupçonnée : nous cultivons la puissance des solidarités queer et des sororités féministes.



●●● mêmes que ceux à l'œuvre contre la parole des femmes, comme l'a si bien documenté et analysé l'autrice américaine et féministe Susan Faludi.

Petit, à la télé, seule la caricature homophobe et misogyne de la *Cage aux folles* était censée nous «représenter» quand, dans le même temps, les représentations hétéronormées contaminaient notre imaginaire de façon exclusive et excluante. Mais aujourd'hui, il y a Nicky Doll, Barbara Butch, Paloma Piche et les autres qui rayonnent à la face amère des garants du patriarcat : c'est la revanche mondiale de toutes les petites queer sur nos enfances et nos jeunesse broyées par les mascus. Longtemps, ils nous ont vu-es comme leurs cibles communes, les proies faciles de leur toxicité. Aujourd'hui, notre célébration est leur cauchemar : grand bien leur fasse ! C'est bien parce que mon corps a été exposé aux insultes et aux violences masculinistes que je sais en quoi le féminisme n'est pas, pour moi, une option mais une nécessité. Si certains «hommes», forts de leur position de dominants, peuvent se permettre de ne pas être féministes, si d'autres considèrent le féminisme comme une dérangeaison qui irrite leur sensibilité bien frêle, pour quelques autres la question ne se pose pas : depuis l'enfance, être féministe relève de l'évidence pour beaucoup d'enfants queer. Cette évidence nous la devons à leur sexisme et à leur lgbtphobie, à la cacophonie de leur haine.

LA BEAUTÉ D'AMOURS QU'ILS NE CONNAÎTRONT JAMAIS

Nous sommes trop nombreuses et nombreux à devoir grandir dans les larmes des injures qui nous sont faites, des insultes qui nous assignent à une réalité que nous ne sommes parfois même pas encore en mesure de comprendre : on nous traite déjà de «pédé» quand, souvent, on ignore à cet âge-là ce qu'est l'homosexualité. En nous distillant leur venin viriliste, ils veulent nous dire que nous sommes faibles et pourtant leur violence, quand elle ne réussit pas à nous anéantir, développe en nous une force insoupçonnée : nous cultivons la puissance des solidarités queer et des sororités féministes, nous avons accès à la beauté d'amours qu'ils ne connaîtront jamais. Nous vivons des existences et des relations pleines d'une liberté qui sera toujours hors de la portée du spectre tenu de leur imaginaire tari et jaloux.

Aujourd'hui, Guillaume Dlop danse sur les toits de Paris, et tous les petits garçons du monde voient à quel point c'est sublime un corps d'homme qui danse. Certes, ce n'est pas la première fois qu'on assiste à la performance audiovisuelle d'un danseur étoile, mais à une telle échelle mondiale de visionnage aussi synchrone, la portée symbolique de sa prestation en jupe a quelque chose d'assez inédit. Aujourd'hui, par une éducation féministe, offrons donc l'opportunité à tous les petits garçons de déconstruire le joug d'une virilité toxique et de se construire dans un monde qui compterait plus de Guillaume Dlop, moins d'Andrew Tate. ♦

CULTURE

Par
**CLÉMENTINE
MERCIER**

Envoyée spéciale à Arles

«**M**on œuvre a ENFIN été comprise», a posté Judy Chicago, début juillet, sur les réseaux sociaux. C'est à l'âge respectable de 84 ans que l'artiste américaine, bouclettes blond platine et lunettes roses fumées, a inauguré sa rétrospective à Luma, à Arles. En coup d'envoi, des fumigènes roses et des gerbes d'étincelles. *An Hommage to Arles*, sa première «sculpture de fumée» en Europe, a été tirée le 1^{er} juillet malgré un mistral à décorner les boucs. «J'aurais dû probablement intituler cette œuvre Un hommage à l'impressionnisme, car mon objectif était de transformer le magnifique jardin de Luma en une peinture impressionniste – avant même de savoir que cette année marque le 150^e anniversaire de l'art que j'ai vu enfant», a déclaré la pionnière de l'art féministe. Soixante années auront donc été nécessaires pour que la *badass* américaine soit couronnée d'un succès international. «*Badass*», c'est ainsi

que se qualifie l'artiste, une dure à cuire, qui multiplie les expos dernièrement: après une rétrospective au New Museum (New York), une exposition à la Serpentine (Londres), voilà Judy Chicago, la *wonder woman* de l'art, à Arles, pour une rétrospective au Parc des ateliers.

Lutte et patience

En France, le CAPC (Bordeaux) et la Villa Arson (Nice) l'avaient déjà popularisée en 2016 et 2018, en même temps que sortait son premier livre en français, *Through the Flower, mon combat d'artiste femme*, écrit en 1975. Même Dior (sponsor de l'expo) lui a déroulé le tapis rouge en 2020. Pour un défilé haute couture, la forte tête a imaginé une structure monumentale représentant le ventre d'une déesse paléolithique, réactivation d'un projet de 1977, et clin d'œil à la gigantesque *Nana encinte* de Niki de Saint-Phalle. Elle a aussi dessiné des sacs – roses bien sûr – et réalisé 21 bannières bardées de slogans, textiles brodés par une association de femmes indiennes, intitulés *The Female Divine*. Dorées, rouges,

bleues et vertes, ces grandes bannières sont suspendues au plafond à la fin de l'exposition de Luma. «*What if women ruled the world*» (et si les femmes dirigeaient le monde) dit un des étendards avec une fine écriture cursive, marque de fabrique de l'artiste. «Dieu serait-il

féminin?» demande une autre bannière. Toutes les œuvres colorées et sensuelles du parcours, percutantes et joyeuses, pourraient faire croire à une esthétique qui s'impose facilement dans l'histoire. Or, c'est par la lutte et la patience que Judy Chicago s'est fait une place, avec

une reconnaissance arrivée tardivement. Une coriace, une *badass*, on vous dit.

Formes biomorphiques

«Lorsque j'ai changé de nom en 1970, que je suis allée à Fresno (California State University) pour créer une

pratique artistique féministe et que j'ai entrepris de mettre en place une éducation artistique féministe, je n'avais pas la moindre idée de ce que je faisais, explique Judy Gerowitz, née Cohen en 1939, dans le catalogue de l'exposition. Impossible de réaliser sur le moment à quel point c'était



JUDY CHICAGO en met plein la vulve

L'artiste féministe américaine fait l'objet d'une première rétrospective européenne d'ampleur à Luma, à Arles.

Une mise en lumière de cette «*badass*» de 84 ans qui, depuis soixante ans, construit une œuvre pétaradante et engagée.



Judy Chicago dans la *Feather Room*, au Luma. VICTOR & SIMON / LUZ



radical, car cela aurait aussi signifié comprendre l'isolement total dans lequel j'allais devoir travailler et vivre pendant des décennies. Ce qui était clair pour moi, c'est que je n'avais pas le choix. Il fallait soit creuser un trou pour m'enterrer, soit trouver le moyen de résister à la pression de l'exclusion.»

Engagée dans sa pratique, Judy Chicago a aussi milité pour l'art des femmes. Celle qui a abandonné le patronyme de son premier mari pour prendre celui de sa ville natale (Chicago), en signe d'émancipation, a non seulement créé des pièces importantes mais a aussi enseigné, écrit et monté des projets collaboratifs. C'est avec sa période minimaliste et ses capots de Chevrolet Corvair peints au spray que débute le parcours.

Dans les années 60, pour percer parmi les hommes, Chicago peint à la bombe des formes biomorphiques et sexuelles – jugées trop féminines par ses profs de peinture – sur des morceaux d'automobiles. Sur le capot de *Flight Hood* (1965), on reconnaît un visage composé d'un papillon, d'une croix et d'un nez en forme de fesses. L'œuvre évoquerait deux décès qui ont touché l'artiste : celui de son père quand elle avait 13 ans – un tabou familial – et celui de son premier

mari dans un accident de voiture.

Pas farouche, à la même époque, Judy Chicago s'approprie les codes masculins pour les revisiter à sa sauce. Avec *Rainbow Pickett* (1965-2004), elle fait du minimal girly, une gageure : six imposantes poutres de longueurs différentes forment un arc-en-ciel, à la fois tendre et colossal dans la première salle. Même le célèbre critique à la dent dure Clément Greenberg, notablement peu curieux des artistes féminines, a loué cette œuvre quand elle a été exposée dans «Primary Structures», expo fondatrice de l'art minimal en 1966.

Cène féministe

Mais le plus fort, c'est quand l'artiste se fait pyrotechnicienne à la fin des années 60, revisitant le land art à coups de performances explosives et fumigènes multicolores. À l'assaut du patriarcat, Judy Chicago féminise l'atmosphère. Avec deux autres artistes, elle crée *Feather Room* (1966), clou de l'expo à Luma, une grande pièce remplie de duvet de canard. On s'y promène comme dans un nuage, des plumes blanches jusqu'aux genoux pour en ressortir couvert de duvet, comme après une bataille de polochon. Autre procédé pour adoucir l'environne-

«Je n'avais pas le choix. Il fallait soit creuser un trou pour m'enterrer, soit trouver le moyen de résister à la pression de l'exclusion.»

Judy Chicago

ment : cette fois en pleine nature, Judy Chicago balance des fumigènes violets, oranges et roses autour de femmes nues, extraterrestres peintes en vert ou en mauve. Elle fait des photos et des vidéos de ses sublimes actions. Réponse aux artistes du land art qui déplacent des roches à coups de pelleteuses, ses pyrotechnies éphémères, si photographiques, s'inscrivent habilement les parcs, les campus et le désert autour de Los Angeles.

C'est sous forme d'archives, de photographies, de vidéos et d'objets que l'exposition évoque ses deux plus célèbres projets, œuvres de grande ampleur, collaboratives, tellement féministes et

populaires qu'elles attisent les critiques de l'époque. *Woman House* (1972) d'abord, une maison délabrée à Los Angeles que l'artiste transforme en décor pour une série d'installations avec un groupe d'étudiants et d'artistes locaux. Restent aujourd'hui des photographies de cette expo collective avec sculptures de tampons hygiéniques, serviettes périodiques qui débordent des ponelles, seins sur les murs, mannequin femme coincé dans un placard...

L'œuvre monumentale *The Dinner Party* (1973-1979) est quant à elle une Cène féministe, grande table triangulaire de 39 couverts qui rend hommage à 39 femmes célèbres ou exclues de l'histoire, déesses oubliées ou artistes importantes (Ishtar, Kali, Sappho, Hildegarde de Bingen, Emily Dickinson, Georgia O'Keeffe...). L'œuvre intransportable, installée au Brooklyn Museum, n'est visible à Luma qu'en photo. Mêlant broderie, peinture et céramique, *The Dinner Party* a rencontré un succès phénoménal, mais a aussi été vivement critiquée, taxée d'idéologique, de vulgaire et de kitsch, d'essentialiste aussi, réduisant les femmes à leur sexe.

Autre panthéon de femmes puissantes, les peintures intitulées *The Great Ladies*

représentent des vagins stylisés. Judi Chicago a peint celui de Marie-Antoinette, de Madame de Staël, de la reine Victoria ou de George Sand inspirée par les fleurs voluptueuses de Georgia O'Keeffe... Humoristiques,

sexuelles, ces peintures onduyantes, charnelles et rose bonbon ressemblent à des vortex psychédéliques. C'est le «cunt art» (l'art de la chatte), tel que le nomme Judy Chicago qui disait aussi : «Si les hommes pouvaient donner la vie, il y aurait des millions de représentations de l'accouchement.» Voilà pourquoi l'artiste a travaillé avec 150 artistes des États-Unis, du Canada et de Nouvelle-Zélande pour représenter l'accouchement avec des techniques traditionnelles des arts décoratifs : macramé, broderie, tapisserie ou crochet. Sur un fil en crochet noir une femme vulve ouverte, complètement écartelée, campe une origine du monde débarrassée du male gaze (*Birth*, 1984), une pièce très étonnante dans l'exposition. Tiens, il manque le bébé, où est passé le nouveau-né ? Peut-être dans un chou. ◆

ARTISTE
HERSTORY au Magasin
d'Art contemporain
de la ville de Paris
du 10 septembre au 10 octobre 2024



Histoire des préjugés.

Du Lundi au vendredi,
dans Les Matins d'été à 7h55.

Par Jeanne Guérout
et Xavier Mauduit.
À la source des préjugés
pour en expliquer la genèse,
le contexte historique et
surtout la permanence
à travers les âges.



Disponible
sur le site
de France Culture
et l'app
Radio France.

France
culture
L'esprit
d'ouverture



Les membres du groupe Art et Liberté lors de leur deuxième exposition, en 1941. THE YOUNAN FAMILY ARCHIVE

Au Caire, une révolution artistique Nil plus ni moins

Dans les années 40 en Egypte, le collectif Art et Liberté, réuni autour de la figure du poète et critique Georges Henein, mêle le militantisme politique à l'avant-garde.

Le Caire, nid d'espérance ? Le 22 décembre 1938, alors que le fascisme a fermé sa grande mâchoire sur l'Europe, un groupe d'écrivains, d'intellectuels et d'artistes, égyptiens ou étrangers, cosmopolites ou déplacés en raison de la guerre, hommes ou femmes, distribués, dans les rues du Caire – ce Caire où le futuriste Marinetti, délégué du gouvernement fasciste italien, vient de donner une conférence –, un manifeste de quatre pages intitulé «Vive l'art dégénéré!». Imprimé en français et en arabe, il s'insurge contre l'hostilité manifestée dans les pays totalitaires envers la création contemporaine. Hostilité qui prend la forme, en Allemagne nazie, de «la plus

abjecte agression contre un art que des brutes galonnées promues au rang d'arbitres omniscients qualifient de «dégénéré», une référence à l'expo du même nom, à Munich l'année précédente.

Ainsi naissait le collectif Art et Liberté, autour de la figure centrale du poète et critique Georges Henein. Né au Caire en 1914, il fut un temps proche d'André Breton dont il signa le manifeste «la Vérité sur le procès de Moscou» en 1936, et qui diffusa depuis quelque temps déjà les idées surréalistes par ses écrits. Mais aussi du peintre devenu cinéaste Kamel el-Telmisany, et des peintres Fouad Kamel et Ramsès Younan, qui participèrent en 1947 à l'expo le Surréalisme en 1947 à la galerie Maeght à Paris.

Masques à gaz. Proche d'Albert Cossery, du peintre Mayo et de la photographe américaine Lee Miller, alors mariée à un homme d'affaires égyptien, ce collectif d'écrivains et d'artistes envisageait le surréalisme tant pour ses qualités de dynamite artistique que d'action politique. Ecrits, peintures, illustrations, extraordinaires photos

tournant en dérision la propagande politique usant et abusant de clichés de pyramides, exercices de dessin spontané voire séances de voyance où certains arrivaient costumés avec masques à gaz ou pots de chambre pleins de fleurs pour libérer le subconscient... Le groupe pharaonien tous azimuts. Ainsi que l'écrit Sam Bardaouil, co-commissaire de l'expo que lui consacra le centre Pompidou en 2016, dans le catalogue paru alors, «le mouvement n'était pas une entité fixe, statique. D'un côté, c'était un mouvement artistique hésitant, dont les divers styles et méthodes évoluaient à peine parvenus à une définition concluante. D'un autre côté,

c'était un projet de révolution sociale qui cherchait encore à articuler en termes concrets le rôle tangible que l'art pouvait jouer dans la mise en œuvre de cette révolution». Pour avoir une idée de ces «divers styles et méthodes», une visite s'impose, avant le 25 août, au Musée d'art moderne de la ville de Paris, où l'expo *Présences arabes* consacre une portion en début de parcours à ce feu d'artifice égyptien. Son éclat brilla une dizaine d'années, notamment grâce à cinq expositions collectives (1940-1945), avant de s'éteindre non sans laisser de traces, en raison du départ en exil ou de l'emprisonnement de certains de ses membres après l'arrivée au

pouvoir de Nasser, et de la remise en question de son éventuelle «européanité», voire de son élitisme, par les jeunes générations.

Condition féminine. De nombreuses recherches, ces dernières années, ont permis de mettre en avant son influence durable sur l'art moderne égyptien, et corriger son image à la fois de satellite d'un canon surréaliste forcément parisien (alors qu'il était pris dans un réseau d'échanges internationaux englobant aussi bien l'Angleterre et le Mexique que le Japon) mais aussi d'excroissance hors sol sur son propre terreau national. Citons, en plus de l'expo à Pompidou, *When Art Becomes Liberty: the Egyptian Surrealists, 1938-1965* en 2016 au Palace of arts du Caire à l'initiative de la Sharjah Art Foundation, Monaco-Alexandrie. Le grand détour. Villes-mondes et surréalisme cosmopolite au Nouveau Musée national de Monaco en 2021, et enfin ces *Présences arabes* à Paris, où l'on s'arrête devant les éditions originales d'Henein illustrées par Kamel el-Telmisany pour José Corti, puis devant les encres nocturnes et la saisissante toile *Fille et Monstre*, peintes entre 1940 et 1942 par Inji Efflatoun, alors âgée de 16 à 18 ans. Se mêlent les paysages désolés et les corps disloqués des cauchemars surréalistes à un soul manifeste pour la condition féminine. Militante féministe et marxiste, elle passera plus tard quatre ans en prison suite aux campagnes anticomunistes de Nasser.

Non loin, le saisissant *Tropique du Cancer* (1945) de Ramsès Younan, qui mêle clins d'œil à Picasso, Dali et De Chirico, semble rassembler sur une seule toile tous les tiraillements et loyautés contrariés des artistes du groupe. Sa structure en trois parties dévoile des silhouettes féminines dénudées et en souffrance sur la gauche du tableau, au centre, une sorte de dépôt abandonné de l'art européen, avec une toile de Picasso au premier plan, et vers la droite, un désert aride où seule une immense échelle offre peut-être une issue. Des années après la dissolution du groupe, Younan déclarera : «Bien qu'étant un mouvement essentiellement surréaliste, Art et Liberté accueillait d'autres tendances artistiques. Cela a aussi permis de relier l'artiste égyptien au monde contemporain... Par conséquent, l'invasion culturelle n'est pas la question, c'est plutôt une réponse culturelle exprimée en repoussant les frontières de la tradition nationale vers le patrimoine international.»

ELISABETH FRANCIS-DUMAS



CULTURE!



La nappe du jour

De l'ambient pour buller Nikolaïenko, musicien Ukrainien, à la tête du label Muscut, fait fi des contraintes imposées par l'instrument (vibraphone ou xylophone), qu'il étire, ralentit, alanguit, en déstabilise les notes, et le souffle qui les entoure jusqu'à obtenir une pâte de son volatile, habitée, vivante, singulièrement rassérénante. Le son de la sieste avant que la sieste commence. Nikolaïenko, Meta (Muscut). OLIVIER LAMM



Visite amicale Stephen Shore, street view

L'homme appartient tant au panorama de la photographie internationale, que l'anomalie nous avait échappé: Paris n'avait consacré aucune rétrospective à l'Américain Stephen Shore ces dix-neuf dernières années! Un «oubli» que répare la Fondation Henri Cartier-

Bresson avec l'exposition «Véhiculaire Vernaculaire» (1), dont on fait assez vite le tour. Composée d'une petite dizaine de séries compilant une centaine d'images, celle-ci privilégie (fatalement?) les années 70, durant lesquelles le New-Yorkais – touché, enfant, par

la grâce de Walker Evans –, passant vite du noir et blanc à la couleur, comme du Leica à la chambre, documentera son pays en mouvement, tel qu'observé depuis le réseau routier, entre stations-service, commerces, mobiliers urbains et enseignes publicitaires, entre

autres symboles prosaïques d'une société sans richesses ni pauvres. Un inventaire très familier, dont le désarmement septuagénaire se détachera sur le tard en prenant littéralement de la hauteur, ses travaux les plus récents, réalisés à l'aide d'un drone, survolant les grands espaces du Montana quasi expurgés de toute trace humaine.

GILLES RENAULT
(1) 79, rue des Archives (75003), jusqu'au 15 septembre.

Crisp scroll



Sensible à l'infinie poésie des échanges en ligne sur Vinted, Dochissimo et autres, le compte Instagram @conversations_bancales sélectionne des perles sur ces plateformes et les sublime en musique. En résultent d'effreux petits tubes électro générés par IA et qui font des écrans à pleurer de rire: «Accueil déplorabile, le serveur m'a pété dessus et quand je lui ai fait remarquer il m'a mis une baffa.» Réponse du propriétaire: «Ta gueule.»

MARIE KLOCK

Dites-le avec une punchline

Ne dites pas:
«Je suis déconstruit»

«Je suis déconstruit» est une phrase qui est non-originaire. Depuis qu'elle a été utilisée par le philosophe Jacques Derrida.

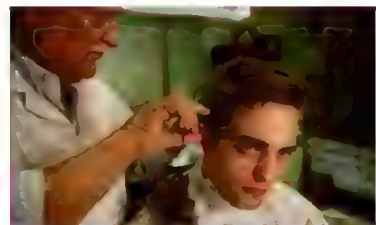
Une BD dans l'herbe



Quelque part dans une autre dimension, la SF, la chanson de geste, le conte pour enfants, le polar, le collage dada, l'opéra, les Pokémon, la carte postale érotique et le mode d'emploi ont fusionné pour donner naissance à Michael DeForge, un Canadien qui réinvente, dans chacune de ses BD, l'art de la narration. Son dernier recueil de nouvelles, *le Paradis pas l'enfer* (Atrabile), toujours étourdissantes de beauté graphique, ne déroge pas à la règle; on s'enflamme tout particulièrement pour sa vision d'un futur où les raisonnables ont été éradiqués par les dépressifs et les fous furieux au terme d'une révolution qui élève l'oreiller au rang de droit humain.

M. K.

Stream parfait



«C'est l'histoire d'un mec qui veut se faire couper les cheveux et c'est l'histoire du capitalisme mondial, sauvage par essence, explosant à son apogée. Les sujets sont traités à l'égalité...» C'est ainsi que Mathieu Lindon, dans *Libé* en 2003, décrit *Cosmopolis*, nouveau roman traduit en français de Don DeLillo. En 2012, David Cronenberg l'adapte à l'écran avec Robert

Pattinson dans le rôle principal: «Comme une crise de nerf, le film est un plug enfoncé dans le fameux corps sans organe du capital», résume Gérard Lefort via une image qui résonne avec une mémorable séquence rectale du film (si, si).

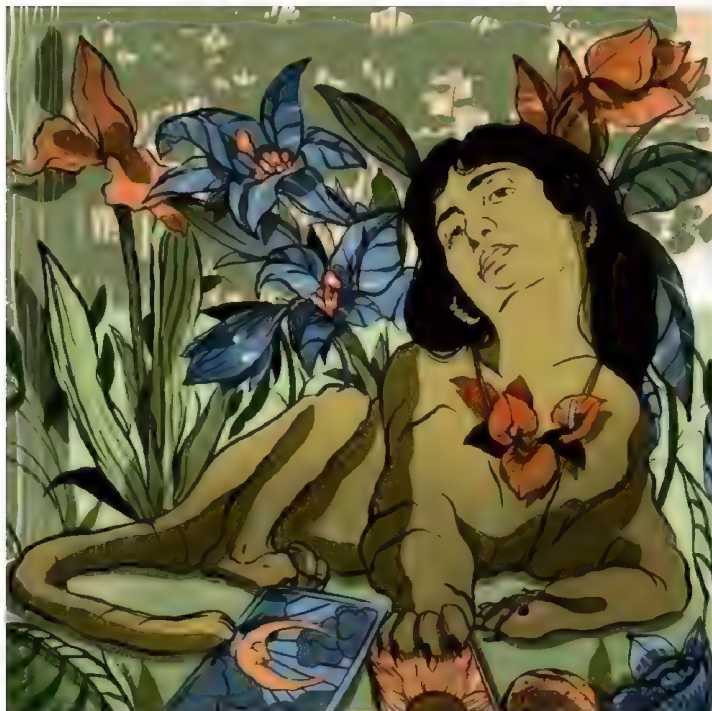
DIIDIER PÉRON

Cosmopolis de David Cronenberg sur France TV.

CUL DE FOUDRE (8/9)

La sphinge, statue et à toi

Tentative de percer l'énigme de l'attirante créature au corps de lion et à la tête de femme.



Dans ma prime jeunesse, j'ai croisé le chemin d'un sphinx. Pas un sphynx, ce chat canadien sans fourrure qui fait un peu rescapé de Tcherno-byt. Car si j'avais croisé un tel chat, mon propre chat l'aurait su, et m'aurait fait passer un sale quart d'heure, par exemple en renversant mes vases. Non, je parle bien d'un sphinx antique, et plus précisément d'une sphinge, sa version féminine, autant qu'il est possible de l'être pour cette créature mi-féline, mi-humaine, qui vous dévore si vous ne résolvez pas son énigme.

C'était au détour d'une route en Auvergne. Je venais d'assister à un show de monster trucks (des 4x4 aux roues surdimensionnées) du côté d'Ambert, dans le Puy-de-Dôme. Un véritable show à l'américaine avec cascades, tonneaux, cercles de feu. Ne soupçonnant pas encore l'existence d'Alexandre Vialatte (1901-1971), je n'étais pas allé en saluer sa tombe, au cimetière d'Ambert. C'est tout juste si j'avais fait un tour au square Chabrier, croqué un morceau de fourme non loin de la mairie ronde.

C'était la fin de mon adolescence, et je n'avais pas encore fait connaissance avec les plaisirs de la chair, à part en saluant. Après le show ambertois, je me suis retrouvé dans la voiture parentale – une Chrysler me semble-t-il –, à l'arrière, la tête collée contre la vitre, et peut-être fantasmais-je une

rencontre féminine. Ce que je peux affirmer avec certitude, c'est que mes pensées n'étaient pas dirigées vers les épreuves du baccalauréat qui auraient lieu deux mois plus tard.

Nous nous sommes arrêtés sur un parking pour déguster notre pique-nique, constitué de sandwichs à la fourme. C'était l'époque où je m'abreuvais exclusivement de thé glacé à la pêche, je devais en avoir légèrement abusé, car je fus pris d'une envie de pisser extraordinaire. Or, il n'y avait pas de toilettes sur le parking. Il y avait, en revanche, quelques camionneurs qui mangeaient aussi leur sandwich. Je voulais m'éloigner et pris un petit chemin entre les arbres dans l'espoir de dénicher un bel endroit.

J'étais largement à couvert quand je me débraquai. Mon affaire faite, je voulus rebrousser chemin, mais il n'y avait pas à proprement parler de chemin. J'avais marché droit devant moi en regardant mes pieds pour éviter les orties. En clair, j'étais perdu. Je me résolus à suivre un sentier, qui finirait bien par me mener à la civilisation.

Bientôt, je sortis du bois et me trouvai dans une vallée entre deux hautes collines, dont je compris rapidement qu'il s'agissait de volcans éteints. Je me rappelai que mes parents avaient mentionné, en effet, la chaîne des Puys. J'en escaladai un. Aucune trace de la Chrysler, ni d'une cabine téléphonique

(il y avait encore des cabines téléphoniques à l'époque, et mon téléphone portable était resté dans la voiture). Je redescendis et suivis un sentier. Soudain, au détour d'un virage, je tombai sur une immense statue de pierre. Immense comme le grand Bouddha à Kamakura, peint par Hasui Kawase (1883-1957), le peintre d'estampes du XX^e siècle. Quelque chose de si grand que c'en était humiliant.

La statue était un lion accroupi, du moins jusqu'à la tête, celle-ci était d'un humain, et même d'une humaine. Et ce que j'avais pris pour de la pierre était en fait une matière vivante, semblable à la peau d'un animal qui userait de mimétisme pour se fondre dans l'environnement. Mais ma surprise fut à son apogée quand la créature, qu'on ne pouvait désigner autrement que par le nom de « sphinge », me dit bonjour. Je crus avoir mal entendu et levai la tête vers son visage. Dans le mythe d'Œdipe, la sphinge qui terrorise Thèbes n'est pas forcément grande, elle pourrait faire la taille d'un humain. Mais quand l'homme moderne lit le mot « sphinx », il pense au Sphinx de Gizeh, en Égypte, qui mesure 20,22 m de hauteur (dimension qui correspond mieux à la crainte œdipienne d'être mangé).

« Bonjour, répondis-je à la sphinge avec un air de défi. Es-tu la même sphinge que celle qui gardait Thèbes, et qu'Œdipe a vaincue ? » J'avais lu Œdipe roi

(écrit vers 425 av. J.-C.) de Sophocle l'année précédente pour le bac de français et j'étais résolu à ne pas me laisser intimider. La sphinge leva les yeux au ciel comme pour réveiller un souvenir dans sa mémoire de pierre. « Non, ce n'était pas moi. Mais c'était une connaissance », me répondit-elle. Peut-être mentait-elle. Si c'était bien elle, il n'y avait, en effet, pas de quoi être fier de s'être fait avoir par Œdipe, qui avait résolu son énigme fastoche. « As-tu une énigme pour moi, également ? » demandai-je à la créature. Elle acquiesça. « Mais je n'ai pas de Thèbes à délivrer, moi, dis-je à la sphinge. Dois-je quand même être mangé en cas d'échec ? » Elle acquiesça derechef. « Mais... je ne souhaite pas plus que ça emprunter la route que tu gardes, dis-je. En fait, je suis perdu. Je vais faire demi-tour, ce n'est pas grave... » Tente ta chance, car je pourrais bien te donner exactement ce que tu recherches, me rétorqua la sphinge. « J'en doute », répondis-je insolemment. Mais j'étais intrigué.

« Voici mon énigme, dit la sphinge qui voyait que je ne bougeais pas. Quelle est la seule chose qu'on perd mais qu'on ne souhaite jamais retrouver ? » A peine eut-elle terminé de prononcer ces mots qu'elle ouvrit grand la gueule, si grande que sa mâchoire toucha le sol, se présentant à un corridor, qui allait vers ses profondeurs. Je l'empruntai, et me retrouvai... à l'intérieur de la sphinge. Ses entrailles étaient dans ce même matériau simili-pierreux que sa peau. C'était comme se promener dans une ville souterraine. Les parois semblaient tactiles comme un écran de smartphone et les quelques stalagmites, érectiles. Je n'avais plus été à l'intérieur d'une gigantesque bête depuis que j'avais traversé les boyaux de la baleine de l'Aquaboulevard, ou ceux de Jabu-Jabu, le cétacé de Zelda de l'Ocarina du temps.

A mesure que je progressais, néanmoins, je sentis bien que c'était un lieu vivant, et quand je passai à certains endroits, caressant les murs de ma main, je faisais vibrer l'ensemble de l'édifice, qui était l'intérieur de la créature. Il y eut même un endroit – une ouverture ovoïde, plus petite, comme l'entrée d'une crypte – où je passai à plusieurs reprises, frôlant la voûte, sentant comme un souffle de contentement qui faisait vibrer les parois. Ce contentement allait croissant, et je sentais par l'oreille, et par tous mes autres organes. Puis ce fut le moment : la vibration augmenta, si fort qu'elle remonta depuis la plante de mes pieds jusqu'à mes cuisses et à tout le reste de mon corps, me communiquant ce qui n'était autre que du plaisir, et m'amenant à une extase inconnue jusqu'alors. Je me retrouvai sur le flanc, à moitié inconscient, sur le sol également vibratile de cet étrange bâtiment. Avant que la sphinge ne me recraie dans un souffle vers le sentier qui menait à la voiture parentale, et à mes parents morts d'inquiétude, j'eus tout juste le temps de crier en direction de la sphinge la réponse attendue à l'énigme : « Sa vertu la ►

Is nous ont plu, fait fantasmer, voire carrément excité. Libération a décidé de passer à l'acte, et de coucher sur papier une aventure d'une nuit, ou plus si affinités, avec ces personnages imaginaires.

LE PORTRAIT

Par **CLÉMENT BÉNECH**
Dessin **JONATHAN BLEZARD**

Drôle d'été pour une rencontre

Joan Baez et Bob Dylan, Fidel Castro et Che Guevarra, Adam et Eve, le Petit Prince et le renard... Tout l'été, «Libé» vous raconte la magie des premiers instants. Pour le meilleur et pour le pire.

Libé

Vendredi 9 août

PHILIPPE COZETTE ET GRAHAM FAGG DEUX OUVRIERS POUR UN TUNNEL

Et aussi ■ Nos séries d'été ■ Une page photo ■ Deux pages de BD ■ Le quiz de l'été...

Graham Fagg et Philippe Cozette le 10 février 2014 près de Coquelles, vingt ans après la mise en service du tunnel. PHOTO PHILIPPE HUGUEN, AFP



Philippe Cozette et Graham Fagg, jonction cordiale sous la Manche

Welcome Le 1^{er} décembre 1990, deux ouvriers, l'un français l'autre britannique, se serraient la main juste après avoir perforé le dernier tronçon séparant leurs deux pays. Le Calaisien se souvient de cet instant gravé dans l'histoire.

Par
ROMAIN BOULHO
Envoiyé spécial à Peuplingues
(Pas-de-Calais)

C'est bizarre comme sensation, les jambes coupées. C'est à cause des deux messieurs. Ils ont débarqué comme ça, à l'improviste, un matin. Qu'est-ce qu'ils peuvent bien vouloir ? Le premier est directeur du tunnel et l'autre celui du tunnelier. Des gradés. Ils ont parlé. Voix claires. Requête insensée. La jonction intervient dans dix jours. Philippe est un ouvrier du Calaisais, né et brassé à Calais. C'est lui qui a été choisi pour établir le premier contact. Accepte-t-il ? Les deux hommes s'attachent à une précision : tout ça pourrait créer quelques remous. Philippe est un tracassé, une peur s'empare de lui. Une peur douce, pas une peur qui contraint. Pendant deux jours, il médite : la décision pourrait être lourde de conséquences. Pour lui, mais aussi Marie-Paule et les enfants. Il se fait tout un film. Il laisse son esprit en infusion. Quand on revient aux nouvelles, son choix est fait. Il accueillera l'Anglais. Trente-trois ans plus tard, Philippe Cozette, 71 ans, le visage digne. « Je n'imaginais pas que ça changerait autant ma vie. » Autour de lui jaillit un bruit furieux. Ce n'est pas un tunnelier trouant la terre sous la

Manche : Philippe est dans sa salle à manger. Il n'est plus ouvrier. C'est désormais un conteur éprouvé. La lumière transperce la véranda, qui donne sur le jardin et le potager. Le gazon est rasé au coupe-choux. La maison de Peuplingues (Pas-de-Calais) rutille. La décision remonte à l'automne 1990. Le bruit, c'est juste un piaf. Il est jaune et en cage. Le canari zinzin s'acharne à siffler au-dessus des voix. Marie-Paule regarde une émission dans le salon. Elle prête à peine une oreille. C'est son mari « célèbre » qui parle avec un journaliste, voilà tout. Les grattes-papier vont et viennent depuis plus de trente ans. Les semaines qui ont suivi la jonction, elle tenait les comptes dans un agenda. Elle répondait au téléphone. Philippe pense que tout le monde n'aurait pas supporté. Mais Marie-Paule a supporté.

La jonction, les anciens d'ici disaient que c'était comme Armstrong sur la Lune, quelque chose d'impossible avant que l'Américain n'y pose le pied. Dans ce cas-ci, l'affaire tourne autour d'une poignée de mains entre un Français et un Anglais. C'est facile de se souvenir pour Philippe. Les jours qui ont suivi, il a tout consigné. La mémoire fane, alors il l'a figée dans un compte rendu. D'abord un brouillon, et puis il a mis au propre. Il a pris sa plus belle plume. Il a usé du passé simple. Il a écrit en pleins



et déliés comment, lui, fils de tourneur fraiseur et de couturière, est entré dans l'histoire du Calaisis. Il a écrit sur les hurras qui éclatent. Sur le vieux rétro réaliste. Et il a écrit sur Graham.

12h12 et 12 secondes

Ce 1^{er} décembre 1990, Philippe se lève sans avoir fermé un œil de la nuit. Le mur Cozette, la paroi située à 40 mètres sous la mer et rebaptisée à son nom, l'attend. Une feuille de papier à l'échelle de ce qui a été gratté depuis décembre 1987, mètre après mètre, 50 kilomètres entre les deux bouts. Juste un mur de craie bleue, en vérité grise mais qui bleuit quand on la nappe d'eau. Il est constellé de stries circulaires. La marque des machoires du tunnelier. Autour, c'est presque un studio télé. L'AFP est positionnée et TF1 retransmet en direct. Un câble de 20 kilomètres a été tiré depuis le rivage. Les ministres des Transports des deux pays font acte de présence. François Mitterrand, malade, n'est pas là. Margaret Thatcher, adversaire implacable des mineurs lors du grand mouvement de grève de 1984-1985, a démissionné trois jours plus tôt. Plus de 12000 personnes ont été mobilisées sur le chantier. La draine de départ s'élance à 9 heures. À 11 heures, les minutes résistent au temps. À 12h12 et 12 secondes, il 11 et 12 secondes de l'autre côté de la fron-

La poignée de mains historique entre Graham Fagg et Philippe Cozette le 1^{er} décembre 1990. À droite : les ouvriers du chantier ce même jour. PHOTOS AFP ET BASSIGNAC DEVILLE GAILLARDE GAMMA RAPHO

teau de craie récupéré en creusant le puits de Sangatte, le départ des travaux. Lui me donna son jeton de pointage, le numéro 2203. » Après, ça tourbillonne. Dans l'immédiat, une réception est donnée au château de Douvres, 2500 invités. Les jours et les mois qui suivent, Philippe visite des studios de télévision en Allemagne, en Belgique, en Angleterre : il s'entretient avec des médias de tous horizons et pays. Dans la rue, on crie : « Ah, c'est l'homme du tunnel ! Bonjour monsieur Cozette ! » Et lui est rempli de gêne. Il ne sait répondre que « bonjour monsieur ». Il a l'impression que tout le monde le connaît et qu'il ne connaît personne. Il va aux vœux du préfet de région. Deux listes tentent de le déboucher pour les municipales ; il refuse. Philippe privilégie le consensus. « Je ne voulais pas être d'un côté ou d'un autre. Quelque part, j'étais devenu un homme public. » Quand les listes s'unissent, la fois d'après, il dit oui. Par trois fois, il devient adjoint au maire de Peuplingues. Lors des réunions entre intercommunalités, c'est lui qu'on présente. L'homme qui a relié l'Angleterre au continent et qui, désormais, tient les manettes d'une navette Eurotunnel. Plus tard, il deviendra taxi.

Toujours, il raconte. « Des centaines et des centaines de fois. » Aux journalistes, dans les lycées, en sa qualité de greeter, ces bénévoles qui brosent leur région aux touristes et aux enthousiastes. « Après la jonction, j'ai appris à prendre de l'assurance, à me maîtriser. J'ai toujours été un émotif. L'émotion m'a permis de transmettre. » Philippe devient l'une des voix du coin, parmi lesquelles France 3 pioche quand il faut réagir à l'actualité, surtout celle d'outre-Manche. Sur la mort de la reine

Il y avait la barrière de la langue mais Philippe et Graham discutaient parfois sur Facebook. Ils parlaient de voitures de collection. Graham est mort d'un cancer en 2022.

d'Angleterre, il soigne ses mots : « Comme tous les Français, je ressens de la tristesse pour cette petite dame très coquette et très colorée. » Comme Graham, on l'interroge sur le Brexit. Son compère a consacré cinq ans de sa vie à la construction du tunnel entre 1986 et 1991, puis près de quinze ans à la maintenance pour Eurotunnel. Et quand le référendum est arrivé, il s'est mué en eurosceptique. Il n'y a pas longtemps, Philippe reçoit un courrier d'une étudiante slovaque qui lui demande une signature sur une photo. Il s'exécute, comme à chaque fois, renvoie la photo en Slovaquie. « Ces gens pensent que ce qu'on a fait est merveilleux, certainement. Moi de mon côté, je ne veux pas les décevoir. Je suis le premier ambassadeur. » Il y a eu aussi la prof canadienne, venue exprès avec tout un questionnaire d'écoliers. Ils avaient pris comme thème d'étude le tunnel. Et d'autres. Tant d'autres. Il ouvre une pochette remplie, pleine d'enveloppes. Certains portent pour seule adresse : « Philippe Cozette, tunnel sous la Manche ». La poste le retrouve, tou-

jours, il répond, toujours. « On me demandait souvent quelque chose à l'époque. Par exemple, un orphelinat m'a prié d'envoyer 22 morceaux de craie, pour 22 orphelins. J'ai connu un monsieur qui habitait dans le Loiret, qui était un collectionneur de bouteilles de whisky comme moi. Il l'avait lu dans la presse alors il est venu et a même passé une nuit chez moi pour échanger des bouteilles. Des Cozette de toute la France m'ont écrit, aussi. Michel Cozette, le maire de... comment elle s'appelait sa ville ? Deville, voilà. Acité de Rauhen. Un Georges Cozette qui vivait à côté de Montpellier a débarqué ici un jour en camping-car avec sa femme. Ensuite, on est allé chez eux. On était dans le Sud, pas loin, on est passé... »

Photo géante

Un jour, enfant, Philippe pique-nique en famille au cap Blanc-Nez. La falaise porte les vestiges de l'ancien projet de tunnel de 1874, déclenché par Napoléon III. Les traces ne sont pas encore toutes recouvertes de broussailles. Philippe a 6 ans. Son père dit qu'un jour les deux rives seront liées. Il lui promet qu'il le bâtit. Une promesse de gamin, comme ça. Désormais, ses petits-enfants lui demandent : « Explique-moi le tunnel, Papi. » À force de discussions, sa petite-fille a voulu le voir. Prendre le shuttle. Aller sous la Manche. Dessous, c'est tout noir et frustrant. Mais arrivé dans le terminal anglais, il y a une photographie géante. C'est la photo avec Graham. Philippe a appris la mort de Graham sur Facebook. Ni Eurotunnel ni la famille de l'Anglais ne l'ont appelé. Il y avait la barrière de la langue, mais les deux discutaient parfois sur le réseau social. Ils parlaient de voitures de collection. Philippe de sa Citroën B2, rangée dans le garage, avec les bouteilles de whisky. Graham de sa passion pour les bolides plus récents. Il est mort d'un cancer le 5 mai 2022. Il ressemblait un peu à Philippe. Il avait la nostalgie du chantier. Si la Manche devait être percée une nouvelle fois, lui aussi aurait dit : « Je veux en être. » Ils ont vécu ensemble les saccades du temps, réunis pour les dix, quinze, vingt ans de la jonction. Philippe savait pour la maladie, bien sûr. La dernière fois qu'ils se sont vus, c'était chez Graham, à Douvres, pour la télé américaine. « Quand on s'est dit au revoir, je voyais bien dans son regard qu'il me disait que c'était la dernière fois. » Désormais, tous les 1^{er} décembre, Philippe pense à lui, pas tous les 5 mai. Graham est apparu un jour sous la mer en lui tendant la main et depuis ce jour-là, il était un ami. ♦



Philippe Cozette à Peuplingues, le 3 mai PHOTO MARC DEMEURE. LA VOIX DU NORD

DEMAIN ARIANE ASCARIDE ET ROBERT GUÉDIGUAIN

La déferlante violette née des suffragettes

Nuances de luttes

(6/6) Les couleurs ont imprégné les combats politiques et sociaux. Aujourd'hui, le violet, arboré par les féministes anglaises à l'aube du XX^e siècle, ravivé par le mouvement #MeToo.

Il forme un trait d'union, abait les frontières, relie les époques. Particulièrement visible après l'émergence du mouvement #MeToo, le violet est indissociable du féminisme et ponctue le combat depuis la première vague du tournant du XX^e siècle, sous l'impulsion des suffragettes anglaises de la Women's Social and Political Union (WSPU), connues pour leurs actions radicales (grève de la faim, vandalisme et sabotages) violemment réprimées. L'une de ses figures de proue, Emmeline Pethick-Lawrence, a proposé en 1908 de faire du triptyque violet, blanc et vert les couleurs de la WSPU.

«Le violet en couleur dominante symbolise le sang royal, qui coule dans les veines de chaque femme luttant pour le droit de vote, la conscience de la liberté et de la dignité. Le blanc symbolise l'honorabilité dans la sphère privée et politique; enfin, le vert, l'espoir d'un nouveau commencement», justifie-t-elle. Une

stratégie de visibilité enclenchée avant le Women's Sunday du 21 juin 1908, première manifestation massive de la WSPU ayant attiré une foule de 300 000 personnes à Londres. «Si chaque femme membre de l'union prenait sa part dans cet effort, les couleurs domneraient la mode. Aussi étrange que cela puisse paraître, rien ne pourrait aider davantage à populariser la Women's Social and Political Union», écrit Emmeline Pethick-Lawrence deux jours avant l'événement, comme le relève la doctorante en histoire Lucie Ron-

deau du Noyer dans un billet de blog publié sur Mediapart. L'association de teintes orne les cocardes et banderoles, tout comme les tenues des activistes.

«Menace mauve». «C'est un mouvement nouveau, on prend le violet parce qu'il n'a pas encore de fonction politique», pointe Michel Pastoureau, historien spécialiste des couleurs. Grâce au développement de l'industrie chimique et des colorants, le violet se fait de moins en moins rare au Royaume-Uni dès la fin du XIX^e siècle. Ce-

lui des féministes se distingue alors du «violet ancien», couleur de deuil composée d'un mélange de noir et de bleu. «C'est devenu l'emblème des mouvements féministes avec des périodes où il se fait discret, d'autres où il est bien mis en scène. En ce moment, on est dans une période plus intense», remarque le chercheur. Bien avant la déferlante violette ayant accompagné #MeToo, elle est hissée par les féministes françaises du MLF dans les années 70. Quelques années auparavant, outre-Atlantique, la

couleur, ou plutôt ses nuances, révèle les fractures du mouvement en pleine deuxième vague. En 1969, la présidente de la National Organization of Women (NOW), Betty Friedan, s'inquiète d'une «lavender menace» («menace mauve»), teinte liée à l'homosexualité féminine. L'activiste dit craindre qu'une association du lesbianisme au féminisme n'affaiblisse voire ne discrédite le mouvement. Lors du second congrès pour l'Union des femmes en 1970, la féministe lesbienne Rita Mae Brown, démissionnaire

de la NOW dans la foulée des déclarations lesbophobes de Friedan, organise un happening avec d'autres activistes. Affublées de t-shirts mauves barrés «lavender menace», elles braquent les projecteurs sur elles, appellent les participantes à les rejoindre et distribuent leur manifeste.

Exception. Des manifestations massives en Espagne contre des restrictions au droit à l'IVG en 2014 à celles en Pologne en 2020, le violet est, des trois teintes, celle qui aura le plus traversé les siècles et les frontières. «Une réaction naturelle» pour Michel Pastoureau, puisqu'avec trois couleurs «la force symbolique s'en trouve divisée par trois». L'Amérique latine, portée par l'Argentine, fait figure d'exception en ayant opté pour le vert dans le cadre de sa lutte pour la dépénalisation de l'avortement. Depuis, ce vert féministe rémerge peu à peu sur la scène internationale. Dans les travers du Congrès de Versailles, le 4 mars, des parlementaires ont fait revivre l'héritage des suffragettes. Au moment de voter l'entrée de l'IVG dans la Constitution, elles portaient le violet, le blanc et le vert sur le velours rouge du château.

MARLENE THOMAS



À Paris, le 8 mars, lors de la journée internationale des droits des femmes. PHOTO: CHA GONZALEZ

DEMAIN, NOUVELLE SÉRIE
LES LETTRES

DANS L'ARMOIRE, LE LINGOT DORT

La vie secrète des objets (5/5) Bibelots, ustensiles ou œuvres peuvent cacher d'étonnantes histoires. Aujourd'hui, un trésor qui a failli finir à la déchetterie.

«Avec des copains, on s'arrête à un vide-maison qui s'apparentait à fermer. La propriétaire m'amène devant une armoire Louis XV. Elle veut absolument me la donner, sinon c'est la déchetterie. J'ai une formation d'ébéniste, je connais bien ce type d'armoire, je lui donne des conseils: la lourde porte s'enlève, le tiroir du bas aussi. Elle me reprend: "On a vérifié, ce n'en est pas un." Je lui expli-

que que le tiroir est camouflé et, pour blaguer, que le trésor est caché là. Quand j'y repense... Je l'ouvre devant elle. Il y a un vieux costume plié et à côté une boîte plate. À l'intérieur, une enveloppe kraft pas bien grande mais très lourde. Le poids ne collait pas avec le volume. Je lui mets dans les mains et je continue de fouiller: des bijoux, une montre... J'étais euphorique comme un gosse. Elle, assise, en pleurs. C'était un lingot d'or. Mes copains ont appliqué. Séance photos et rigolades avec le lingot. La jeune femme, dans tous ses états, voulait que je reparte avec la moitié. Mes amis ont soufflé la réponse que je cherchais: ne rien décider sous le coup de l'émotion.

«Un mois après, le couple m'invite, encore abasourdi par le hasard: les dix héritiers qui

n'ont rien vu, les brocanteurs passés toute la semaine. Et moi qui découvre le trésor et repars sans rien demander. Pour eux, la seule chose qui faisait sens, c'était d'utiliser cet argent, autour de 40 000 euros, pour restaurer cette maison. Après tout, ce lingot avait traversé tellement d'épreuves. C'était une jolie idée. Je suis repartie avec dix pièces d'or, la valeur n'est que symbolique. Je les ai cachées dans ma maison, c'est devenu une légende pour mes filles...

«Cette histoire m'a fait réfléchir. La vie est faite de hasards, la question c'est qu'en fait-on? À l'époque, j'étais en galère, la moitié de ce trésor, c'était une année de mon salaire. Mes proches ne comprenaient pas. Un jour, j'ai envoyé un message à France Culture, à l'émission les Pieds sur terre que j'adore.

J'avais envie de raconter. Et là, ça été instantané: les gens autour de moi ont tout saisi. J'ai reçu plein de témoignages d'affection. C'était ma récompense. Le vrai trésor, c'est le message de cette histoire: je n'ai pas le mot juste, mais quelque chose autour du partage et de se réjouir pour autrui. Cette maison est méconnaissable aujourd'hui, pleine de vie. Des photos de l'ancien propriétaire sont accrochées dans un cadre. Et je me suis aussi rendu compte que finalement je passais ma vie à révéler des trésors: je suis éducateur auprès d'enfants handicapés, je les aide à mettre en lumière la pépite qu'ils ont en eux...»

Recueilli par MARIE PIQUEMAL

DEMAIN, NOUVELLE SÉRIE LES LETTRES
QU'ON REÇOIT À «LIBÉ»



Extraits de la série «Sowing the Sod». ELLEN STEWART

ELLEN STEWART
Née née en 1997
et basée à Londres.
Elle a terminé
cette série en 2024.

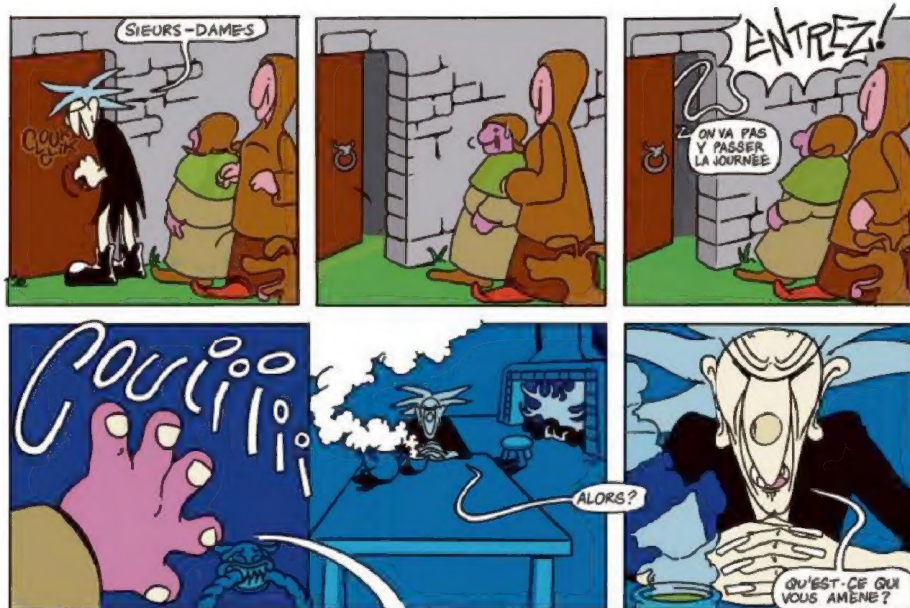
Le résultat des courges

Hors soi (5/5) Il n'y a pas que le «hors champ» ou le «hors cadre»... Le service photo de «Libé» invite à découvrir d'autres espaces en marge. Aujourd'hui, les concours de légumes géants qui ont intrigué la photographe anglaise Ellen Stewart.

Des champions, parce qu'ils sont gros. Rien ne nous dit s'ils sont bons, mais la photographe Ellen Stewart nous montre combien ils sont chers. L'Anglaise basée à Londres s'est immergée dans la communauté de ces agriculteurs obaubilés par ces records légumineux lors des foires et autres concours dédiés. Ellen Stewart savait «*instinctivement*» que le projet serait plus perspicace en noir et blanc : «*le noir et blanc isole vraiment la forme des légumes*», et contribue également à mettre en valeur une qualité clé que la photographe essayait de traduire visuellement : l'existence surréaliste et surnaturelle de légumes aussi gros. Pour ce projet, Ellen Stewart a passé du temps avec les producteurs, les rencontrant dans leurs jardins, sélectionnant les légumes et contextes qui méritaient d'être photographiés. Et montrer comment des objets ordinaires peuvent devenir des «*sculptures surréalistes, mais quotidiennes*», des choses reconnaissables par leur forme, leur couleur et leur texture, mais totalement incompréhensibles par leur échelle.

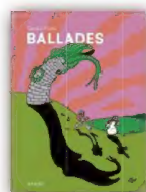
DYLAN CALVES

Retrouvez notre diapo sur [Libé.fr](https://www.libe.fr)



Ballades

Par Camille Porte éditions Atrabile



Le Prince Gourignot de Faouët est bien malheureux, et pour cause, le voilà transformé en grenouille. Rien ne l'avait préparé à cet état, ni au complot fomenté dans son dos, dans le but de le destituer. Un seigneur qui tombe, c'est un peu de démocratie qui s'installe... quoi-que... Pendant ce temps, la valeureuse Gounelle, chevalière de son état, s'en va délivrer la princesse Patine à la peau d'albâtre et affronter le dragon qui la garde, mais pour elles deux, le chemin du retour sera bien long, sinueux, semé d'embûches, mais aussi de découvertes. Si l'on rajoute une salamandre hallucinée, une sorcière acariâtre, un ménestrel insupportable et des grenouilles mélomanes, on commence à avoir une idée de la folie pure qu'est *Ballades*, le premier livre de Camille Potte dont nous publions les premières planches.

BALLADES
de CAMILLE POTTE
Atrabile, coll. Ichor,
144 pp., 22 €.
En librairie
le 5 novembre.

À suivre...

